

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

LE
CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE - THÉÂTRE - BEAUX-ARTS - LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

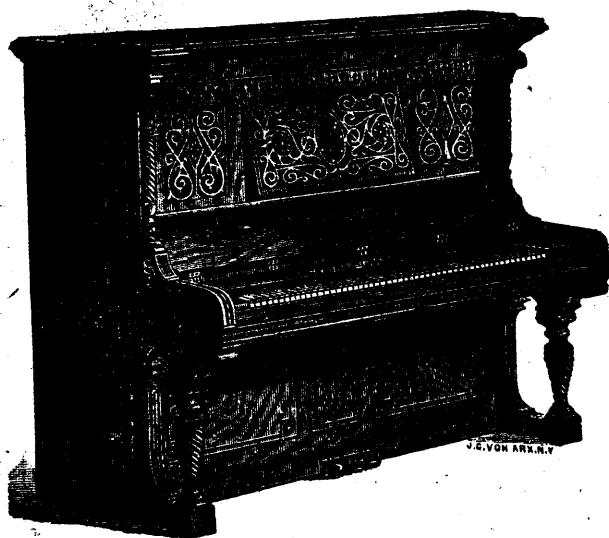
A. FILIATREULT, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

JUILLET 1890.

No. 7.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),
VILLA DE SALLES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, Etc. Au
COLLEGE DE MONTREAL, RIGAUD, Etc. Au CABINET
DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.



Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,
NEW PARK THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE
CONCERT d'Amérique.

Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le **PIANO SOHMER** est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

LA VIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES. Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - -	35 "

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS.	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au **PARC SOHMER.**

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

JUILLET 1890

No. 7

SOMMAIRE

TEXTE : — Bibliographies : La Littérature Canadienne ; J. B. Weckerlin ; La Littérature Française ; Une innovation en librairie — Hors du Canada : Mahomet Jeanne Dare — Pour les dames : L'art à la maison — L'éducation des Sens — La Jeunesse du XIX^{ème} Siècle vs l'Étiquette Nouvelle — Cuisine : Le rôti sanspareil — Le Luxe — L'Académie de Musique de Québec — Le Congrès Musical — Entrées de faveur. — Chat de Curé.

MUSIQUE : — Piano : Amélie Gavotte — Violon : Berceuse, Alfred De Sève.

BIBLIOGRAPHIES

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

ALPHONSE LUSIGNAN, *Fautes à corriger*. Un volume in-18 de 179 pages. Québec, C. Darveau, éditeur, 1890.

Sous ce titre, M. Alphonse Lusignan a publié une brochure que je viens de lire en entier. L'ouvrage est adressé à la presse française du Canada. Parviendra-t-il à son adresse ? Je le souhaite sans cependant me faire illusion sur ce point.

Il sera peut-être lu par quelques-uns des nombreux journalistes qui pourraient en faire leur profit, mais ceux qui auraient le plus grand besoin de le lire ne le liront probablement pas, et, d'ailleurs, pour quiconque entreprend d'épurer son style, en exerçant la pénible fonction de journaliste canadien, le désenchantement arrive beaucoup plus tôt que la perfection du langage.

Le journalisme mène à tout à la condition d'en sortir, a dit un penseur. On pourrait ajouter que la presse française du Canada est une école où l'on entre trop facilement et d'où l'on sort comme on peut, après avoir acquis beaucoup d'expérience en matière de frugalité et très peu de connaissances lexicologiques.

C'est un bazar littéraire où chacun vient tour à tour étaler sa marchandise plus ou moins présentable. C'est le pont d'Avignon où tout le monde passe et où nul ne séjourne.

M. Lusignan l'a parfaitement compris, puisqu'il dit dans sa préface :

« Ce qui fait son malheur, c'est que le journalisme n'est pas une profession ; on y entre au sortir du collège afin de gagner de quoi payer ses cours de droit, on le quitte quand on a conquis le diplôme

d'avocat. Le personnel de la rédaction se renouvelle sans cesse ; des jeunes gens succèdent à des jeunes gens, et nulle expérience ne s'acquiert. Combien sont-ils ceux qui entrent résolument dans la carrière avec la détermination bien arrêtée d'y rester ?

« Ceux qui deviennent propriétaires des journaux qu'ils ont longtemps alimentés de leur prose incorrecte cessent d'écrire ou bien sont trop vieux pour se corriger, et les gazettes s'ancrent dans leurs mauvaises habitudes. »

Tout cela est malheureusement trop vrai, mais qu'y faire ? Où est le public appréciateur ?

M. Lusignan « partage l'opinion de Legendre, que noté le petit peuple parle mieux que le peuple dans certaines parties de la France, mais que nos hommes réputés instruits parlent infiniment plus mal que là-bas. » Cette vérité incontestable, qui n'a pu échapper à la perspicacité de M. Legendre, et que M. Lusignan admet après lui, étant universellement reconnue de temps immémorial, il est évident que ce n'est pas notre classe prétendue instruite qui pourra porter un jugement éclairé sur la correction ou l'incorrection du langage dont se servent nos écrivains. Reste la classe illettrée qui parle un langage supérieur, à notre point de vue, aux patois usités dans diverses parties de la France ; mais c'est déjà bien assez qu'en dépit de la position désavantageuse qu'elle occupe, elle se soit mieux que les autres défendue contre le flot envahisseur de l'anglicisme, vous n'allez pas à coup sûr lui confier le soin d'épurer le langage de ceux qui sont censés être ses supérieurs en fait d'instruction.

Je veux bien croire que ses appréciations seraient aussi justes que celles d'un t nous sommes gratifiés de la part de certains individus qui se sont, de leur propre autorité, improvisés fabricants de réputations littéraires ; mais si nous récusons nos juges actuels pour cause d'incompétence, ce doit être dans le but de les remplacer par des hommes plus experts dans l'art de bien dire.

Il y a deux moyens infailibles d'ignorer les règles de la grammaire, — ne pas l'étudier du tout ou l'apprendre mal. Grâce à ces deux moyens, notre classe instruite et notre classe illettrée arrivent au même résultat, qui est la corruption de notre idiome national. Notre public, composé de ces deux classes, est incapable de faire la distinction entre un écrit bien tourné et une élucubration bourrée d'anglicismes.

Etonnez-vous donc après cela que nos meilleurs écrivains abandonnent l'un après l'autre l'arène du journalisme, où leur talent n'est pas apprécié, où ils sont classés au même

rang, parfois au-dessous, du premier écrivain venu, où ils passent pour des rêveurs, pour des ciseleurs, pour des puristes, toutes choses qui, dans l'opinion du vulgaire, se résument admirablement dans la qualification de propre à rien.

Il est pénible de le constater, mais savoir sa langue est loin d'être une recommandation auprès des propriétaires de journaux, qui, pour la plupart, considèrent le style comme une superfétation.

Dans notre pays on éprouve rarement le désir d'être quelque chose ou quelqu'un, mais on tient énormément à paraître ce qu'on n'est pas. Peu de propriétaires de journaux échappent à cette règle beaucoup trop générale.

On tâche de mettre la main sur un homme d'autant plus méprisé qu'on le soupçonne de posséder quelques connaissances littéraires.

Moyennant une rémunération ridicule, on lui confie le soin de faire de la réclame au patron.

Il faut que le forçat de la plume se contente de peu. Ça lui apprendra à passer son temps à étudier lorsqu'il est si facile d'exploiter ses semblables.

S'il a l'échine assez souple pour mettre sa plume au service de toutes les mauvaises causes, on lui permettra de traîner aussi longtemps qu'il le voudra une existence misérable, jouant un rôle effacé, acceptant tous les torts imputables à la mauvaise direction qu'il reçoit, s'éreintant à créer une réputation de grand homme au patron qui se gourme en s'appropriant tout le mérite d'articles écrits à son insu.

Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'un homme sérieux persiste de propos délibéré à faire du journalisme sa profession ?

La concurrence effrénée des grands journaux soutenus par les partis politiques a enlevé à l'écrivain tout espoir de fonder un journal.

Lorsqu'on est écrivain on n'est pas capitaliste, c'est entendu.

On a vu des rédacteurs de journaux devenir propriétaires à force de savantes combinaisons, mais ceux-là n'ont pas le temps de soigner leur style, et ça se voit suffisamment.

Il y en a qui passent pour les premiers journalistes du pays, et qui n'écriraient pas dix lignes sans faire dix fautes de français.

La cupidité, la souplesse d'échine, l'indélicatesse et la morgue du parvenu se rencontrent rarement chez un homme capable d'apprécier les beautés du style. Il paraît que toutes ces choses sont maintenant nécessaires pour qui veut aspirer à recueillir les honneurs et les profits du journalisme.

Un homme capable d'écrire correctement ne tient pas à s'ankyloser dans une position secondaire. Il plante là le journalisme à la première occasion, et notre public, composé de gens qui n'y entendent rien, se contente facilement des journalistes d'occasion qui n'ont pas et n'auront jamais l'orgueil du métier.

Et tenez, le public n'est pas le seul coupable. Vous admettez qu'il pêche par ignorance ; êtes-vous bien sûr que son éducation n'a pas été faussée par ceux-là même qui auraient dû le diriger dans la bonne voie ?

Je ne parle pas ici de la presse. Nous sommes d'accord

pour lui attribuer sa part de responsabilité, mais nous avons notre Académie, la Société Royale Canadienne, dont M. Lusignan est l'un des membres les plus distingués. Quelle a été l'influence de cette institution sur la marche de nos progrès littéraires ? Tous nos immortels sont-ils impeccables sous le rapport de la langue ?

S'est-on basé uniquement sur le mérite littéraire des aspirants pour les admettre dans ce docte corps ?

Le favoritisme n'a-t-il eu rien à faire, soit dans la composition de cet aréopage, soit dans l'appréciation des travaux qui lui ont été soumis ?

Ces diverses questions peuvent paraître impertinentes, mais je serais bien étonné si l'on trouvait moyen d'y répondre d'une façon satisfaisante.

Le mal est plus profond qu'on ne le croit généralement. La presse en est sans doute responsable jusqu'à un certain point, mais n'est-elle pas elle-même victime de ce favoritisme irraisonné qui exclut systématiquement plusieurs jeunes écrivains de mérite, pour prodiguer les encouragements aux auteurs d'une foule de productions indigestes ?

Qu'une association exclusivement composée d'incapables adopte pour devise :

« Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis, »

cela se conçoit ; mais que des hommes d'un mérite éprouvé prétent main-forte à ces charlatans de la plume, pour traîner constamment devant le public une invariable liste de noms justement obscurs accolés à quelques noms justement célèbres ; qu'ils se concertent avec eux pour étouffer sous la conspiration du silence des auteurs d'ouvrages bien accueillis par les sommités littéraires, ouvrages dont personne n'a osé contester le mérite, voilà ce qui m'étonne et ce qui me fait croire que pour être efficace la réforme devra commencer en haut lieu.

Un peu moins de complaisance envers les flatteurs ignorants, incapables et dépourvus de goût ; un peu plus d'encouragement aux jeunes qui s'efforcent de résister à la contagion de l'anglicisme.

Le nombre des bons écrivains n'est pas si considérable que ceux qui sont déjà arrivés aient raison de redouter la concurrence.

Tâchons que nos littérateurs aient plutôt intérêt à châtier leur style qu'à faire leur cour aux entrepreneurs de réclame.

Lorsque nous aurons atteint ce résultat, l'utilité du livre de M. Lusignan augmentera de beaucoup. Aujourd'hui, il ne fait qu'étaler aux yeux du public une triste nomenclature de fautes nombreuses, bien propres à nous rendre ridicules aux yeux des étrangers ; alors, il forcera nos journalistes les plus en vogue à s'amender ou à céder la place à d'autres qui ne demandent pas mieux qu'à écrire correctement.

Que la pureté du style soit considérée chez le journaliste comme une qualité supérieure à la faculté d'intriguer ou de s'aplatir, et vous verrez comme il y en a encore dans le pays des gens qui connaissent la différence entre un anglicisme et une locution parfaitement française.

RÉMI TREMBLAY.

Nous extrayons les lignes suivantes d'un volume du plus haut intérêt que M. Chouinard, député au Parlement du Canada, vient de faire paraître à Québec, sous le titre : *Fête Nationale des Canadiens-Français*.

Chacun sait que M. Jean-Baptiste Weckerlin, l'érudite bibliothécaire du conservatoire de Paris, a écrit un grand nombre de compositions délicates et charmantes. Ce que l'on sait moins, c'est que ce savant aimable est, depuis déjà longtemps, un ami du Canada et des Canadiens. A la demande d'un membre de la Société St. Jean-Baptiste de Québec, qui est en même temps membre de la Société des compositeurs de musique de Paris, M. Weckerlin a bien voulu nous envoyer, pour le concert du 25 juillet (1889), une composition du temps de François I, à laquelle il a ajouté rapidement (en chemin de fer!) un accompagnement et des paroles de circonstance où il est question de la *Grande Hermine* et des "bons enfants de Saint-Malo." De plus, M. Weckerlin a adressé à son correspondant québécois un chœur à quatre parties, intitulé : — *La bataille de Marignan*, composé, vers 1516, par Clément Jannequin, puis un certain nombre de délicieuses primeurs fraîchement écloses à Paris. *Verduronette*, qui figure au programme du 25 juin, est une de ces primeurs.

L'envoi du M. Weckerlin arriva trop tard à destination pour que la "Découverte du Canada" et la "Bataille de Marignan" pussent être mises à l'étude et suffisamment préparées pour le 25 juin. *Verduronette* seule fut inscrite au programme, et cette charmante bluette reçut du public un vif et sympathique accueil dont nous aimons à faire parvenir l'hommage jusqu'à son auteur.

(Du *Courrier de l'Art*.)

THÉODORE DE BANVILLE. *L'Ami de Paris. (Nouveaux souvenirs.)*
Un volume in-18 de 293 pages, Paris, G. Charpentier et Cie.,
éditeurs. 1890.

"J'herborise, je classe," écrivait Sainte-Beuve dans un de ces inappréciables petits *livrets* de pensées et de notes, joints par lui à quelques-uns de ses plus anciens volumes de critique : "je suis un naturaliste des esprits." Un "naturaliste" de cet ordre, un analyste singulièrement ingénieux et pénétrant pourrait seul réussir à définir et à caractériser le talent rare de M. de Banville, cette curieuse manière, qui implique l'union de tant de transcendantes qualités en apparence contradictoires.

Le présent livre est un recueil d'études de genres très divers; l'exécution en est précieuse et achevée. Ces pages où brille l'invention, où scintillent les joyaux du plus riche vocabulaire, sont exquises, comme tout ce qui est sorti de ces mains savantes et adroites. Il y est principalement question de Paris. M. de Banville connaît tous les *détours du sérail*, tous les secrets, vieux et modernes, de la ville magique; il vous fera voir tout, depuis "le gazon ras, étioilé" des terrains vagues, jusqu'aux "guéridons cerclés de cuivre" du café Tortoni. Il excelle aussi à rendre l'impression du Paris nocturne et, comme s'il avait participé à l'une de ces associations de *Lucifuges* que Goethe mentionne, si nous ne nous trompons, dans les *Annales*, il décrit à ravir la capitale pendant la nuit, "devenue noire, épaisse, incommensurable... prodigieuse forêt de pierre, pleine d'êtres, de monstres, de fourmillantes vies."

Il y a eu dans le monde bien des villes démesurées, la fabuleuse Ninive, les voluptueuses cités de l'Asie antérieure, Antioche et Ephèse, chantées en prose par M. Renan, et l'Alexandrie des temps impériaux, où l'on appelait

le fils de Julie Mammée "archisynagogus," et où l'on fabriquait des calembours destinés à ennuyer Caracallus ou Caracalla; et la Constantinople mystique, où l'on disputait, dit Montesquieu, "si la lumière qui apparut autour de Jésus-Christ sur le Thabor était créée ou incréée." Chacune de ces villes a eu, en quelque sorte, son âme. Paris aussi a la sienne qui, non moins que son aspect plastique et pittoresque, est familière à M. de Banville. Il précise admirablement ce qui constitue l'originalité psychologique de Paris. On y sait discerner le vrai mérite : "Tel personnage est vêtu de tous les habits brodés, membre de toutes les compagnies, vingt fois dignitaire, affreusement éclaboussé de plaques; tel autre, vêtu d'une vieille redingote, à la boutonnière de laquelle rien ne saigne, et couronné de ses cheveux blancs, habite au milieu des in-folios, dans une mansarde. Cependant, le héros, le demi-dieu, le créateur c'est bien lui, et l'autre ne fait illusion à personne, ni à lui-même." Pour les solennités et les réjouissances, "il n'y a aucune différence entre ceux qui étaient présents et ceux qui étaient absents, si ce n'est que ceux qui étaient absents étaient un peu plus présents que les autres."

M. de Banville n'est pas seulement souverain dans le domaine de la fantaisie ténue, impalpable, aérienne. Cet esprit souple, aux intuitions vives, abonde en idées neuves. Aimez-vous l'histoire littéraire? A cet égard vous rencontrerez, mêlés à ces éblouissantes variations, des aperçus de l'essence la plus fine. L'auteur nous vantera, avec une justesse délicate, "la beauté à la fois grecque et orientale des tragédies de Racine." Ailleurs, il mettra sur la même ligne le *Cantique des Cantiques* et l'*Intermezzo*. Rapprochement d'une irréprochable exactitude! car Heine, avec sa sobriété hébraïque, sa dédaigneuse simplicité digne des hautes époques, est vraiment, dans l'âge moderne, un frère puiné des classiques écrivains juifs, et "le prince de l'Exégèse" a pu prononcer son nom au sujet du mystérieux auteur du *Kohélet*.

Vous trouverez ici une excellente définition de la poésie: l'art qui "demande plus de combinaison et de bon sens que tout autre travail." Les philistins méconnaissent cette importante vérité, lorsqu'ils s'imaginent le poète comme une sorte d'aliéné, d'excité maniaque, désordonnant ses cheveux et roulant des yeux en boules de loto.

M. de Banville n'est pas seulement un incomparable lettré: il est aussi, quand il veut, un très délicat moraliste; considérez plutôt cette observation sagace et charmante qui pourrait figurer dans les *Pensées* de Leopardi ou dans les *Aphorismes* de Schopenhauer: "Avec un instinct impeccable et fin, les vieilles femmes reconnaissent l'homme marqué pour les angoisses et les triomphes de l'amour, et, par un magnétisme éternellement mystérieux, par un acte de la pensée qui n'a pas besoin d'être matériellement exprimé, sans dire un mot, sans faire un geste, elles désignent cet être aux jeunes femmes." Il s'agit donc, toujours et uniquement, de plaire aux vieilles femmes, après quoi on aura tout le reste aussi, par surcroît.

L'expression, chez M. de Banville, est fréquemment une merveille de grâce ironique. S'agit-il d'une courtisane? il soutiendra qu'elle exerce une profession "effroyablement libérale." Plus loin, il nous montrera Planche composant "ses articles meurtriers, dont les victimes se portent encore bien" ou sont mortes d'autre chose.

A d'autres moments, sans fausser jamais le limbre et le ton de la saine prose, il atteindra aisément à des effets d'une haute éloquence. Il évoquera devant nous "Attila foulant aux pieds de son cheval la Louve et ses petits;" il nous retracera le ballet se déroulant devant le spectateur "comme une frise éperdue;" il fera passer devant nos yeux "l'Amazone à la fulgurante armure qui, sur son cheval échevelé, combat dans la mêlée et montre au soleil ses bras sanglants."

M. de Banville se peint lui-même comme extrêmement

"confiant" et même "crédule." Évidemment, il est bien le poète, l'être léger, et sacré, et cillé, dont Platon parle dans *l'Iou*. Il affiche un dédain complet pour "l'argent monnoyé" et n'a jamais prêté l'oreille au conseil qu'ago donne au niais Roderigo: *Put but money in thy purse*. Si quelquefois, par la hardiesse, par la verve étincelante, il nous rappelle l'auteur de *Lutèce*, il en diffère à d'autres égards profondément, par sa bonté, sa douceur inaltérable, son sourire indulgent et apaisé; il n'y a point ici une seule goutte de ce poison corrosif, de ce vénénéux élixir que Heine se plaisait à distiller avec tant de subtile et sournoise cruauté.

Pouvons-nous, en terminant, noter que ce volume, édité par la maison Charpentier, présente certaines négligences typographiques peu ordinaires dans les livres qui portent cette marque estimée? A la page 93 une omission manifeste produit un non-sens. D'autre part, le nom de Shaksperc apparaît orthographié de plusieurs façons. M. de Banville est, je pense, de ceux qui écrivent *Shaksperc*. C'est la leçon exacte des signatures authentiques. Nous ne comprenons pas, par parenthèse, pourquoi M. Béljame, le professeur si distingué de la Sorbonne, qui a réfuté avec tant de force l'absurde et burlesque théorie du soi-disant *cryptogramme* de Bacon, est opposé à l'adoption de cette orthographe: elle restitue à ce grand nom sa véritable physionomie.

FELIX NAQUET.

UNE INNOVATION EN LIBRAIRIE

Parmi tous les empêchements apportés jusqu'ici au Canada à une diffusion plus étendue de la librairie française, il a toujours fallu compter en première ligne l'extrême cherté des ouvrages offerts en vente dans nos librairies. Il n'y avait aussi rien d'étonnant à cet état de choses, étant donné que la grande majorité des auteurs était cotée, même à Paris, 70c. le volume. C'était encore trop cher, même en France, et cela ne pouvait plus durer. Aussi, un éditeur à la fois entreprenant et audacieux vient-il d'avoir une idée qui va lui rallier d'innombrables suffrages en tout pays où un livre français pénètre pour récréer et charmer, c'est-à-dire par le monde entier. Cette idée, qui appartient à la maison Dentu, n'est ni plus ni moins que celle de mettre dorénavant à la portée de tous, les meilleurs auteurs connus, à un bas prix tel qu'ils pourront être écoulés, ici, en Canada, au prix incroyable de 20c. le volume. La librairie Sylva Clapin, de Montréal, donnera là-dessus toutes les informations désirables aux personnes qui en feront la demande.

Nous accusons avec plaisir réception des morceaux suivants publiés par "The Hitchcock & McCargo Publishing Company," 385 Sixième avenue, New York. Ces morceaux sont de moyenne facilité:

With all her faults I love her still (transcription pour piano), Monroe H. Rosenfeld.....	60
March of the Famous 400, Miss Ida McCargo.....	40
The popular Berlin, Clifford Hale.....	40
Jess Schottische, F. A. Jewell.....	40
Columbia Waltzes, Pedro M. Fuentes.....	60
The Shepherd's Flute, polka, Wm. A. Tyers.....	59
Sounds from Niagara, Valse brillante, Augustus Davis	60

HORS DU CANADA

MAHOMET—JEANNE DARC

PARIS, le 15 juillet 1890.

MAHOMET; tel est le héros du nouveau drame en cinq actes et en vers de M. Henri de Bornier. Cette œuvre importante d'un auteur déjà illustre avait été reçue à l'unanimité par le comité de lecture du Théâtre Français, et la première représentation excitait un grand intérêt. Connaissant les qualités du poète, le public lettré s'attendait à une magnifique soirée, en entendant une pièce qui devait mettre en opposition et en parallèle deux religions. M. Henri de Bornier, mieux que tout autre, était apte à faire revivre, avec ses couleurs propres, le personnage et l'époque de Mahomet, à montrer l'influence qu'il exerça sur son peuple, et à démasquer ce faux prophète.

Aussi quelle déception cruelle lorsqu'il y a quelques temps, les journaux officieux publièrent une note, disant que pour éviter des difficultés diplomatiques auxquelles pouvait donner lieu la représentation sur une scène française du *Mahomet* de M. Bornier, le conseil des ministres avait décidé que cette pièce ne pourrait être représentée sur aucun théâtre.

On apprit, plus tard, que l'ambassadeur français à Constantinople avait été chargé d'annoncer au Sultan cette décision.

Abdul-Hamid, tout en remerciant l'ambassadeur de sa communication, n'a pas été fâché de donner un petit coup de patte à notre gouvernement. Il a voulu montrer qu'il n'était pas dupe de cet acte de courtoisie, et en terminant les quelques paroles adressées à l'ambassadeur il a dit:

"Je suis très reconnaissant de cette mesure; j'y vois une délicate attention pour moi et mes sujets. Mais je trouve aussi que c'est une mesure habile de votre part, car vous avez aussi ménagé les susceptibilités de vos sujets musulmans, qui n'auraient pu qu'être blessés d'une pareille représentation. Je vous en félicite, et je vous prie de transmettre, à Paris, l'expression de ma vive sympathie pour M. Carnot, pour son gouvernement et pour la France."

Mahomet n'ayant pu être joué, M. de Bornier l'a publié, et cette publication a eu un grand succès.

Une citation tirée du premier acte fera comprendre les tendances de la pièce.

Khadidja, une des femmes de Mahomet, vient de mourir en bénissant le prophète pour le bonheur qu'il lui a donné.

Mahomet pleure sur elle, quand Georgios, moine chrétien, lui dit:

Oui, pleure, Mahomet, sur elle et sur toi-même;

Le mot qu'elle t'a dit dans cet adieu suprême:

"Prends garde aux autres," c'est son cœur qui l'a Qu'elle t'éclaire donc après l'avoir sauvé! [trouvé. Si tu n'es pas chrétien, du moins donne à la terre

L'exemple et la leçon d'une morale austère.
Renonce, par ta libre et ferme volonté,
A tout amour vulgaire, à toute volupté.
Auras-tu cette force? auras-tu ce courage?
Réponds et ne fais pas à la mort cet outrage
De mentir devant elle! Allons, régarde-moi,
Et réponds. . . .

(Mahomet lève la tête en silence, regarde Georgios
et se couvre le visage de son manteau.)

Ton silence a répondu pour toi!
Adieu donc pour toujours! Toutes mes espérances,
Trompe-les, mais je sais d'où viendront tes souffrances,
Pour cette femme — hélas! mystère des douleurs! —
Je vois moins de regrets dans tes yeux que de pleurs!
Son nom..... tu l'oublieras, mais souviens-toi d'un
[autre.

Tu seras grand peut-être et te croiras apôtre.
Mais alors, dans ton cœur, ton âme et ton esprit,
Mahomet, souviens-toi de ce nom: JESUS-CHRIST!

Est-ce comme dédommagement que la Comédie française a repris la *Fille de Roland*? Nous ne savons. Ce qui est certain c'est que cette reprise a eu un succès égal à celui des premières représentations. Et ce succès est pleinement justifié, car il y a une abondance de beaux vers: tous ceux qui devaient jaillir des situations ont été faits. De plus, le drame est merveilleusement clair, et peint avec une grande vérité le monde féodal et chrétien au milieu duquel il se déroule. Tous les personnages ont, comme Berthe, la fille de Roland, l'âme religieuse, et ils se sentent reliés les uns aux autres par des devoirs en vue de la gloire et de l'œuvre de Dieu. Le poète, s'inspirant dans son drame de ce double sentiment, a fait une œuvre d'une grande et durable beauté.

L'interprétation a été excellente. Mounet Sully a joué avec son réel talent le rôle de Gérald; il lui a donné tour à tour de la joie et une mélancolie toute chevaleresque. Mlle Dudley, Berthe, a surtout été remarquable au troisième act.

Depuis nos défaites, Jeanne Darc, la bonne Lorraine, vit de plus en plus dans nos cœurs, et devient tous les jours plus populaire. Jamais on ne s'était autant occupé d'elle que de notre temps. L'Église, par ses évêques, poussait auprès de la cour de Rome sa canonisation; dans les discours, quand la patrie est invoquée, le nom de Jeanne vient de suite sur les lèvres de l'orateur, éveillant parmi l'assistance un frémissement d'enthousiasme; au théâtre, on a vu la puissance de son nom par les foules qui ont constamment suivi les représentations de la Porte Saint-Martin; et voilà que pour rendre la vie de l'héroïne de Vaucouleurs plus populaire encore et plus connue des masses, l'Hippodrome vient d'ouvrir sa vaste en-

ceinte, où des milliers de personnes peuvent prendre place pour y représenter une pantomime, *Jeanne Darc*, pour laquelle M. Widor a composé une partition remarquable.

Le succès a été très grand et bien mérité.

Rien de plus gracieux que le premier tableau champêtre de Donrémy; la mise en scène, chose curieuse, dépasse à la fois, en réalisme et en poésie, les plus beaux tableaux des grands maîtres.

Les morceaux les plus applaudis dans ce tableau ont été l'air des cornemuses, la descente des archanges, l'appel des voix célestes.

Au second tableau, un ballet de ribaudes très bien réglé, le siège et la prise d'Orléans, et la marche triomphante des français vainqueurs ont produit un grand effet.

Mais la grande attraction, le *clou*, c'est le troisième tableau. Il s'y trouve un admirable décor représentant la place du Vieux-Marché, à Rouen, reproduite avec une fidélité historique. Le bucher est frappant de réalisme, et le supplice de Jeanne est de l'effet le plus saisissant et le plus pathétique. L'immense foule qui assistait à la représentation en était toute frémissante.

Sur le bucher s'élève, bientôt après, la statue équestre de Jeanne, dorée, éclatante et sereine, telle qu'elle apparaît sur une de nos places.

Alors arrive une splendide apothéose. Autour de la statue se rangent les paysans, les artisans, les soldats modernes, artilleurs, cuirassiers; la France apparaît au pied de Jeanne Darc; un chant patriotique très puissant et très large, dont les paroles sont de M. Auguste Dorchain, salue la patrie et les couleurs nationales.

La première mime de l'Opéra Comique, Mlle Littini, a joué le rôle de Jeanne en véritable tragédienne, et a contribué pour une large part au succès de la représentation.

La partition de M. Widor, l'habile organiste de Saint-Sulpice, a le grand mérite de suivre toutes les péripéties du drame et d'être claire et scénique, tout en étant pleine de science et d'inspiration.

Pour vous faire comprendre l'intérêt qui s'attachait à cette représentation de *Jeanne Darc*, je vous dirai que Mgr Pasis, évêque de Verdure, l'éloquent champion de Jeanne Darc, a assisté à la répétition générale de la pièce à l'Hippodrome. C'est, pour cet admirable spectacle, la plus belle des consécérations.

La réussite de cette tentative hardie du directeur de l'Hippodrome et de M. Widor ouvre de nouveaux horizons pour de grandes représentations populaires et lyriques, dans lesquelles on mettrait en action les principaux faits de notre glorieuse histoire. Des

foules immenses viendraient y assister et en retireraient un enseignement patriotique des meilleurs et un amour plus profond encore pour cette France qui a fait tant de belles et grandes choses. L'Hippodrome fournirait un cadre incomparable aux représentations de ces imposantes épopées.

J'ai à vous signaler un nouvel artiste — et j'en suis d'autant plus heureux qu'il est canadien — qui donne dès à présent les meilleures espérances. C'est du jeune M. Dussault que je veux parler. Venu à Paris pour s'y perfectionner, il est depuis quelques mois sous la direction de M. Gigout, organiste de l'église St. Augustin. Il a fait des progrès remarquables, et l'a prouvé en exécutant à la perfection, dans une séance donnée chez son professeur, une fugue en *sol* mineur de Bach. Si ce jeune homme continue à progresser ainsi, il sera, quand il vous reviendra, un habile artiste et un organiste remarquable.

Pendant son séjour à Paris, Mgr Labelle a honoré de sa présence le cours d'orgue de M. Gigout. Après avoir félicité le professeur des brillants résultats qu'il obtient, Monseigneur a adressé aux élèves quelques paroles d'encouragement, leur rappelant le but élevé poursuivi par les artistes qui s'occupent d'art religieux.

En outre, Monseigneur, s'intéressant vivement à la question du plain-chant au Canada, a constaté avec plaisir qu'un groupe de musiciens, à la tête duquel il faut placer M. l'abbé Bourduas et M. Oct. Pelletier, ont entrepris une réforme sérieuse du chant grégorien et de son harmonisation.

Le livre de M. Pelletier, votre organiste de la Cathédrale de Montréal, est très apprécié dans notre monde musical. "Son accompagnement" des chants liturgiques en usage au Canada a reçu de nos organistes les éloges les plus flatteurs. Ces chants étant rythmés à valeurs inégales, M. Oct. Pelletier a fait entrer dans son harmonisation des dessins figurés fort intéressants et parfaitement écrits.

MARCEL B. . . .

Au troisième récital de Mme. Careno, à Londres, l'enthousiasme de l'auditoire fut excessif.

Sarasate, l'éminent violoniste, avait attiré une foule immense à son premier concert, à Londres. Il a provoqué un très grand enthousiasme.

A un concert donné à Londres pour une œuvre de bienfaisance, le clou de la soirée était l'exécution d'un morceau par vingt pianistes sur dix pianos!

Rigoletto est en répétition à l'Opéra de Paris. Corvara est chargé du rôle du Duc, et Mme. Lureau-Escalais de celui de Gilda. On s'attend à une excellente interprétation.

LE CONGRES MUSICAL

Il nous fait toujours plaisir d'enregistrer les succès remportés par nos artistes canadiens à l'étranger, et aujourd'hui nous reproduisons l'appréciation de M. Wilson G. Smith qui fait, dans le compte-rendu du Congrès Musical tenu à Détroit durant la première semaine de juillet, les remarques suivantes sur notre compatriote, Calixa Lavallée :

"Vint ensuite le tour de M. Calixa Lavallée, pianiste distingué et compositeur en renom, de Boston, et Charles Heydler, un violoncelliste de première force. Ils ont exécuté un morceau de piano avec accompagnement de violoncelle que Lavallée a composé lui-même. Il va sans dire que ce morceau a été rendu avec une perfection sans égale, et les deux artistes ont reçu les plus chaleureuses acclamations. Cette œuvre dénote une large conception, et prouve que son auteur est parfaitement familier avec toutes les difficultés techniques de la composition, difficultés dont il semble se jouer, du reste. Les thèmes sont mélodieux et pleins d'originalité, et ils sont composés et exécutés par un maître. Le premier mouvement en forme de sonate est plein d'idées heureuses et d'ingénieuses conceptions. Cet ouvrage sera certainement classé parmi les meilleurs du genre produits par les compositeurs modernes de l'Europe.

"Lavallée a inauguré le mouvement en faveur des compositions américaines, par la modeste exécution d'un morceau de piano devant la convention nationale des maîtres de musique à Cleveland, en 1884, et le mouvement a pris tant d'importance, que maintenant la convention s'occupe surtout et particulièrement des compositions américaines.

"Aujourd'hui, Lavallée a donné à son œuvre un caractère plus personnel, et a produit un ouvrage qui commandera non-seulement l'attention respectueuse, mais même l'admiration des musiciens du pays et de l'étranger. Une chose qui contribue à rendre la composition de Lavallée plus remarquable, c'est que la partie de piano n'est pas encore écrite, et reste cachée dans la mémoire de son auteur.

"Ce travail est trop important pour que le public en soit ainsi privé, et nous espérons que Lavallée le fera bientôt publier, afin de donner à ses contemporains le privilège de le jouer."

Nous sommes heureux d'entendre une voix autorisée comme celle de M. Wilson G. Smith, chanter les louanges d'un canadien que son talent a su conduire à la gloire et aux honneurs. Avec leurs âpres tendances égalitaires, les américains se contentent de décerner à ceux qui s'illustrent par leur génie ou leur courage un titre tout plébien, et ils considèrent que le titre de "plus grand musicien de l'Amérique," accolé au nom de Lavallée, est la plus grande marque d'estime et d'admiration qu'ils peuvent lui donner.

Le dernier congrès musical qui vient d'avoir lieu à Détroit s'est terminé le 3 juillet au soir, et le congrès musical et international qui doit avoir lieu à Chicago, pendant l'Exposition universelle, en 1893, a élu, ce soir là, ses officiers; l'un est Américain, l'autre Russe et l'autre Canadien — c'est Lavallée. Ces trois messieurs sont chargés de l'organisation de l'immense congrès auquel sont invitées toutes les nations de la terre.

On prétend que Mme Patti a été engagée pour une série de représentations qu'elle donnera en automne au Kroll théâtre de Berlin.

La chaleur est si forte à Vienne, Autriche, que tous les théâtres ont été fermés, à l'exception de deux qui sont pourvus d'excellents ventilateurs.

M. Paul Tilden, un musicien bien connu, travaille à faire réussir le projet d'établir une bibliothèque musicale à Brooklyn. On y serait admis gratuitement. Quoiqu'une telle bibliothèque ne puisse remplacer les magnifiques collections privées, elle serait cependant d'une grande utilité.

L E

Canada Artistique

312 Rue Craig, MONTREAL.

Boite 324, B. P.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr. Tancrède Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous dire s'ils ont reçu tous les numéros parus du CANADA ARTISTIQUE, c'est-à-dire huit. Le service de la poste est si mal fait, surtout à Montréal, que l'on ne sait jamais si les colis qui sont confiés à l'administration parviennent à destination ou non.

Un journal de Québec faisait la même remarque il y a quelques jours, et il est à peu près certain que l'éditeur de ce journal souffre du même inconvénient. Pour notre part, nous avons changé le mode de distribution, et aujourd'hui le journal est livré à domicile par notre propre porteur.

POUR LES DAMES**L'ART A LA MAISON**

VII

Celui qui, le premier, a eu l'idée d'orner son salon avec des *in memoriam* et des *requiescat* doit, étant jeune, avoir eu l'instinct de marcher sur la tête au lieu de marcher sur les pieds.

Eh bien, — si incroyablement absurde que la chose soit, — son exemple a été suivi par plusieurs.

Vous entrez dans le salon de certaines gens, et qu'y voyez-vous ?

Des cadres en deuil entourant des tombeaux, des saules pleureurs, des cyprès, des cénotaphes, des sarcophages, des pierres tombales, des urnes funéraires, des épitaphes, des mausolées, des cercueils, des caveaux, que sais-je ?

De quoi vous donner la chair de poule.

Tout cela, le plus souvent, travaillé avec des cheveux d'infortunés défunts !

Il est de nos compatriotes qui poussent ce goût macabre jusqu'à enjoliver l'ensemble avec des guirlandes de crêpes.

Je me demande par quelle aberration d'esprit on en est arrivé à supposer que ce déploiement de pompe funèbre peut avoir quelque chose de réjouissant pour les yeux des visiteurs.

Parole d'honneur, j'en ai connu qui vont jusqu'à étaler la photographie du pauvre mort, prise après le décès, avec le crucifix, le rameau bénit, etc., — de peur, je suppose, que quelqu'un ne s'imagine que tout cet

appareil mortuaire n'est là que pour... comment dirai-je ? ... lâchons le mot, que pour le *fun* !

Mais, malheureux, c'est de cette façon que vous égayez vos invités ?

Alors autant leur donner rendez-vous au cimetière tout de suite.

Ne savez-vous donc pas que le salon est le lieu de récréation, le lieu d'amusement, que vous êtes censés inviter les gens chez vous pour qu'ils s'amuse ?

Et n'avez-vous jamais réfléchi que ce spectacle n'est pas précisément tout ce qu'il peut y avoir de plus folâtre ?

Le *Frère*, il faut mourir des trappistes a bien son charme, je n'en doute point ; mais en temps et lieu.

Je ne sache pas qu'on ait jamais eu la pensée de s'en servir pour boire à la santé de son hôte.

Voyons, Mesdames, tous ces souvenirs pieux, tous ces petits monuments consacrés à la mémoire de personnes chères, — touchants témoignages du cœur, par parenthèse, — je les approuve de toute mon âme, n'en doutez pas ; mais convenez avec moi qu'ils ne sont pas à leur place dans votre salon.

Si vous avez un oratoire, c'est là que vous devez les placer.

Si vous n'en avez pas, mettez-les dans votre chambre à coucher. Vous serez moins exposées à commettre l'irrévérence, dans un moment de gaieté, de vous éclater de rire, par inadvertance, en les regardant.

Tout cela, comme vous voyez, c'est encore du raisonnement.

Il y aurait cependant peut-être une exception à faire.

L'anecdote suivante illustrera ma pensée.

Un malheureux échantillon de l'espèce humaine, orné d'un trouble-ménage numéro un, avait à son tour orné sa cheminée d'un vase antique sur lequel il avait fait peindre ces mots :

Cendres de ma belle-mère.

— Tiens, lui dit un jour un de ses amis, est-ce que ta belle-mère est morte ?

— Hélas ! non, répond l'autre, mais on aime toujours à se faire des illusions.

Le fond de gaieté était-il suffisant pour faire passer a perfide mélancolie de la forme ?

Aux belles-mères à décider.

Des belles-mères au mariage, il n'y a qu'un pas.

Un méchant dirait : il n'y a que la distance de la médaille au revers. Mais, moi, je déteste les lieux communs.

Passons donc au mariage.

— A propos d'ornementation de salon ? me direz-vous.

— Pourquoi pas ? Et vous allez voir qu'il y a là matière à glaner.

Je viens de parler de bien étranges agrémentations de salon, n'est-ce pas ?

Eh bien, il en est d'autres qui sont encore plus cocasses que celles-là ne sont étranges.

Que dites-vous des gens qui conservent leur gâteau de noces sous un globe ?

Et cela durant des années !

Vous riez ? J'ai vu quelque chose de mieux encore.

J'ai vu ... je vous le donne en cent ... je vous le donne en mille !

J'ai vu le bouquet de fleurs d'oranger de la mariée pieusement étalé sur une table de centre, et s'épanouissant sous verre — pour l'édification et le bon exemple de la clientèle, je suppose — avec une contenance naïve et une persistance posthume qui me firent rêver.

— C'est un souvenir, me dit madame.

— Ça, je crois, fis-je en adoptant l'idiome belge pour cette circonstance embarrassante.

Franchement, là, voyons, ceci n'est plus de l'irréflexion, c'est de la bêtise, et de la bêtise sublime !

On n'a pas le droit d'être imbécile à ce point.

Retournons plutôt aux corbeilles et aux statuettes de cire, aux esclaves grecques !

C'était nigaud, mais pas idiot comme ça.

Oh ! les esclaves grecques !

Il fut un temps où une maison n'était pas complète sans la corbeille de fruits en cire et l'esclave grecque. L'esclave grecque surtout était de rigueur absolue ; c'était le critérium de la distinction.

Quiconque ne pouvait faire preuve d'esclave grecque n'avait pas plus de chances d'être marguillier que d'être juge de paix.

Un homme sans esclave grecque n'aurait jamais osé inviter même un échevin, chez lui.

L'esclave grecque était aussi indispensable à la maison canadienne que la poêle à frire et le *sofa de crin*.

Quelle espèce de tête-poule ou de vieille bouche-en-cœur incomprise avait mis cette niaiserie à la mode ? Dieu seul le sait.

Peut-être était-ce le même farceur qui avait introduit la *Bataille de Prague* dans le répertoire des jeunes pianistes du temps.

En a-t-il fallu des années pour la déraciner, cette fameuse *Bataille de Prague* !

Oui, mais elle est disparue au moins ; tandis que l'esclave grecque se voit encore par-ci par-là, — en compagnie d'une main de cire, grandeur nature.

Pourquoi cette main de cire ?

Que représente cette main de cire ?

Où est l'allégorie, le symbole ?

De quoi est-elle l'emblème ?

Mystère !

Pour l'amour du bon goût, portez-moi tout cela

chez le fripier ; tâchez d'en tirer quelques sous pour les pauvres, si vous pouvez ; mais débarrassez-moi les salons de ces insignifiances !

Et puis, quelles absurdités ne rencontrons-nous pas dans certains quartiers ! Tenez, moi qui vous parle, j'ai vu, dans le salon d'un avocat, un oreiller ou coussin de canapé tenu sous cloche comme un melon.

Il était en satin broché, assez gentiment troussé, je l'admets ; mais ce n'était toujours rien de plus qu'un coussin.

Et les coussins on ne les tient pas sous verre.

Pas plus qu'on ne se les met sur le cœur.

Ah ! si le coussin avait une valeur historique, s'il avait servi au couronnement de Napoléon, ou joué un rôle important dans la digestion du Shah de Perse, je ne dis pas ...

Mais s'il n'a pas d'autre mérite que celui d'être un *beau* coussin, il n'est toujours qu'un coussin, et, comme coussin, il n'a pas d'autre rôle à jouer que celui de coussin.

Servez-vous en modérément, si vous voulez ; mais servez-vous en.

Autrement ce sera non seulement du capital qui dort, mais encore un objet embarrassant par-dessus le marché.

Que diriez-vous d'un homme qui, parce qu'il possède une belle chaise percée, la mettrait dans une niche ?

Vous trouveriez cela absurde, fou ...

Et votre coussin ... ?

Je ne signale ces détails qu'en passant, car, Dieu merci, ce sont là des exceptions.

Exception encore ceux qui mettent des prie-Dieu dans leur salon.

Un prie-Dieu dans le salon d'un évêque, d'un prêtre, d'un couvent, passe encore ; c'est dans l'ordre ; mais dans un salon particulier, c'est d'un ridicule auquel seuls certains esprits privilégiés peuvent atteindre ; d'un ridicule à sauter aux yeux même des personnes qui me blâment d'écarter, par respect, les objets de piété des salons, où l'on fait tout autre chose que prier.

Pourquoi pas un bénitier alors ? un chemin de croix, un autel, des cierges allumés, un ensensoir ?

Quand on prend du galon ...

Oui, ce sont là des exceptions, mais je les indique pour démontrer une fois de plus que l'art, à la maison comme ailleurs — et peut-être plus là qu'ailleurs — c'est du raisonnement tout pur.

Ces exceptions montrent de plus jusqu'à quel point on peut s'égarer quand on perd de vue ce principe fondamental : le vrai est la source du beau.

Ah ! je sais bien qu'en parlant de cette façon, je choquo les susceptibilités de plus d'un.

AMELIE

GAVOTTE

R. Eilenberg, Op. 32.

Moderato

PIANO

pp e con grazia

pp

p

p

ff il basso marcato mf

p

ff

mf

f

p

p

Handwritten musical score for piano, consisting of five systems of two staves each. The music is in G major and 3/4 time. The first system has a key signature change to G major. The second system includes a *p* dynamic marking. The third system is marked *amoroso* and features trills in the right hand. The fourth and fifth systems continue the piece with trills and various melodic lines.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with various ornaments and slurs. The lower staff is in bass clef and provides harmonic accompaniment with chords and moving lines. The key signature has one sharp (F#).

The second system continues the musical piece. The upper staff features a melodic line with a prominent slur and a dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) towards the end. The lower staff continues the accompaniment with chords and rhythmic patterns.

The third system shows the continuation of the melody in the upper staff, which includes some complex rhythmic figures and slurs. The lower staff provides a steady accompaniment with chords and moving bass lines.

The fourth system features a melodic line in the upper staff with several slurs and ornaments. The lower staff continues the accompaniment with chords and rhythmic patterns.

The fifth system concludes the page with a melodic line in the upper staff and accompaniment in the lower staff. A dynamic marking of *pp* (pianissimo) is visible in the lower right of the system.

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, and a boxed-in section of chords. The bass staff contains a bass line with eighth notes and chords. A *pp* dynamic marking is present below the bass staff.

pp

Second system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff features a melodic line with a *V* marking above it. The bass staff contains a bass line with chords. A *p* dynamic marking is present below the bass staff.

p

Third system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with a boxed-in section of chords. The bass staff contains a bass line with chords. A *p* dynamic marking is present below the bass staff.

p

Fourth system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with a boxed-in section of chords. The bass staff contains a bass line with chords. A *ff* dynamic marking is present below the bass staff, followed by the instruction *il basso marc:*.

ff *il basso marc:*

Fifth system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with a *V* marking above it. The bass staff contains a bass line with chords. A *ff* dynamic marking is present below the bass staff.

ff

First system of musical notation, featuring two staves (treble and bass clefs) with dynamic markings *mf*, *f*, and *p*.

Second system of musical notation, featuring two staves with dynamic marking *p*.

Third system of musical notation, featuring two staves.

Fourth system of musical notation, featuring two staves with dynamic marking *p*.

Fifth system of musical notation, featuring two staves with dynamic markings *ff* and *marcato*.

BERCEUSE

ALFRED DE SÈVE, Op. 6.

Andante con molto espressione.

VIOLIN

p 2d time ppp

PIANO

p
2d time ppp

4 0

2 2

rit: 2d time

First system of musical notation, measures 1-4. The system consists of three staves: a single treble clef staff at the top, and a grand staff (treble and bass clefs) below. The key signature is one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble staff and a harmonic accompaniment in the grand staff. A dynamic marking of *p* (piano) is present in the final measure of the grand staff.

Second system of musical notation, measures 5-8. The system consists of three staves: a single treble clef staff at the top, and a grand staff (treble and bass clefs) below. The key signature is one sharp (F#). The music continues with a melodic line in the treble staff and a harmonic accompaniment in the grand staff.

Third system of musical notation, measures 9-12. The system consists of three staves: a single treble clef staff at the top, and a grand staff (treble and bass clefs) below. The key signature is one sharp (F#). The music continues with a melodic line in the treble staff and a harmonic accompaniment in the grand staff. A dynamic marking of *p* (piano) is present in the final measure of the grand staff.

Fourth system of musical notation, measures 13-16. The system consists of three staves: a single treble clef staff at the top, and a grand staff (treble and bass clefs) below. The key signature is one sharp (F#). The music continues with a melodic line in the treble staff and a harmonic accompaniment in the grand staff. A dynamic marking of *ppp* (pianissimo) is present in the final measure of the grand staff.

First system of musical notation. It consists of a single treble clef staff at the top and a grand staff (treble and bass clefs) below. The key signature has one sharp (F#). The tempo marking *a tempo* is centered above the grand staff. The dynamic marking *molto rit.* is placed above the bass staff, and *ppppp* is placed below the bass staff. The music features a melodic line in the treble staff and a more rhythmic accompaniment in the grand staff.

Second system of musical notation, continuing the piece with the same instrumentation and key signature. The melodic line in the treble staff continues with various note values and rests, while the grand staff provides a steady accompaniment.

Third system of musical notation. The dynamic marking *rit.* appears above the bass staff. A hairpin symbol (a long horizontal line with a wedge) is positioned above the grand staff, indicating a gradual change in dynamics. The marking *ppp sempre* is placed below the bass staff, indicating a sustained piano dynamic.

Fourth system of musical notation, the final system on the page. The dynamic marking *rit. morendo* is placed below the bass staff. The system concludes with a double bar line and repeat signs at the end of both the treble and bass staves.

Faites remarquer à quelqu'un qu'il a tort de porter son couteau à sa bouche en mangeant, il vous en gardera rancune; mais, s'il a de l'esprit, il se corrigera.

Et vous lui aurez rendu service.

C'est ce que j'essaie de faire, et je continuerai, qu'on m'en veuille ou non!

Aussi bien est-il grand temps qu'on réagisse un peu, car si nous continuons à marcher dans la voie où nous sommes engagés, notre goût sera bientôt perverti au point de n'avoir rien à envier à celui des sauvages.

Voyons un peu, si nous avons nos susceptibilités personnelles, nous devons avoir aussi nos susceptibilités nationales.

Pourquoi consentirions-nous à nous montrer inférieurs à nos compatriotes d'une autre origine en fait de bon goût, nous les descendants de la nation la plus raffinée de l'univers?

Chaque chose à sa place, je ne saurais trop le répéter.

"Avant de frapper à la porte du cœur, le beau doit entrer par la porte de l'esprit," a dit saint Thomas d'Aquin.

Si l'intelligence n'est pas satisfaite, on chercherait vainement à charmer les yeux.

Kant a dit: —

"La beauté n'est rien en soi et indépendamment de la relation du sentiment du sujet."

Ce qui veut dire que le nez le mieux fait du monde ne sera jamais beau, s'il n'est pas placé au milieu du visage.

Assez pour aujourd'hui.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'EDUCATION DES SENS

Dans le domaine de l'art comme, du reste, dans toutes les circonstances ordinaires de la vie, on est souvent frappé de la diversité d'impressions que font naître chez chaque individu les œuvres ou les faits qui se produisent devant nous. Telle personne éprouvera une jouissance réelle à voir un tableau, un paysage, à entendre une composition de choix, tandis que telle autre n'y prêtera qu'une attention indifférente. Le même objet n'éveille pas chez tous la même sensation, le même sentiment. Ce qui est beau pour celui-ci n'est pour celui-là que médiocre, et même laid quelquefois. Et pourtant, la beauté est une, en ce sens qu'elle est, comme on l'a si bien définie, la splendeur du vrai. Elle peut varier à l'infini dans ses aspects et ses manifestations, mais dès qu'elle reste vraie, et même vraisemblable, elle devrait toujours nous atteindre, nous frapper et nous transporter.

Comment donc se fait-il que tant de personnes semblent impuissantes à la comprendre et à l'admirer?

C'est que tous les objets qui peuvent fixer notre attention doivent, pour arriver à notre intelligence ou à notre cœur, pour éveiller les facultés de l'âme, passer par nos sens. Il est bien entendu que je ne tiens pas compte, ici, des distinctions subtiles que font les philosophes entre les différents attributs qui sont censés se partager notre personne morale; je prends l'homme tel qu'il m'apparaît: intelligence et sentiment, et je serais même tenté de confondre ces deux facultés en une seule.

Or, si tout ce qui vient de l'extérieur doit, pour arriver à notre intelligence, se transmettre par le moyen des sens, il s'en suit que ces sens ont besoin, pour remplir leur fonction, d'être cultivés et préparés à percevoir les sensations de la manière la plus exacte possible. Cette éducation se fait chez l'enfant peu à peu, et sans qu'il s'en aperçoive; il apprend à se rendre compte de ses sensations comme il apprend à parler. Mais si l'enfant, après avoir appris à parler tant bien que mal, ne pousse pas plus loin l'étude de sa langue et même de plusieurs autres langues, il restera dans le terre à terre, incapable de comprendre et de goûter les beautés des grands auteurs, il en saisira tout au plus quelques points les plus saillants. De même, si, après avoir, par l'habitude, réussi à reconnaître la valeur, le degré de certaines sensations, dans le cours ordinaire de la vie, il n'a pas, par un travail subséquent et soutenu, cultivé ses sens, étendu la sphère de ses expériences, il demeurera impuissant à goûter, à comprendre certaines impressions qui ne produiront en lui qu'une action trop faible pour qu'elle vibre jusqu'à l'âme. La faculté chez lui n'est pas éteinte, mais elle n'est pas encore éveillée.

C'est précisément ce réveil que produit l'éducation des sens.

Et ici, — comme dans une certaine mesure pour la culture de l'intelligence, — il faut être constamment sur ses gardes pour ne pas se tromper, car presque tout le système est basé sur la convention. Il y a naturellement, pour les sensations comme pour l'esprit, des vérités, des axiomes reconnus, qui s'imposent; mais il n'en est pas moins vrai qu'une chose n'est reconnue belle, agréable, que parce qu'elle a été consacrée par les siècles, et que l'habitude invétérée lui a donné le caractère spécial que nous lui reconnaissons. Ainsi, la Vénus de Milo est regardée chez nous comme le type le plus parfait de la beauté; et, cependant, pour un chinois, elle ne doit être qu'une affreuse caricature. De même, pour les Japonais, qui ont une gamme divisée en tiers et en quarts de ton,

— ce qui nous paraît épouvantable, — les plus belles œuvres de nos maîtres doivent sembler incompréhensibles et barbares.

Et, même chez nous, ces impressions de convention s'affirment à chaque instant. Consultez les costumes des différents siècles; examinez seulement les diverses modes d'une même époque; à dix années, à un an de distance, le beau est devenu l'absurde, et réciproquement. Il en est ainsi de l'agencement des couleurs et même de certains détails du dessin: un grand peintre moderne ne voudrait certainement pas peindre les chevaux à la manière de Raphaël.

Il y a donc lieu de ne pas trop s'égarer dans les détails et de se tenir dans les grandes lignes. Du reste, si l'on suit la nature dans ses belles manifestations, on n'a pas à craindre de faire fausse route; c'est, après tout, dans cette matière, la meilleure éducatrice. Et puis, il y a les artistes d'une valeur reconnue, les grands génies qui, pour avoir été faibles par quelques endroits, n'en restent pas moins des guides très surs dont les lumières éclaireront notre marche.

Quoi qu'il en puisse être des difficultés qu'offre cette éducation des sens, — et toute étude est dans le même cas, — elle n'en est pas moins nécessaire pour assurer à l'homme la plus haute somme possible de culture artistique, pour lui permettre de comprendre les belles œuvres de l'esprit humain, pour lui faire même goûter davantage les splendeurs de la nature.

Et c'est surtout l'ouïe et la vue qu'il est ici important de cultiver et de développer, puisque c'est par ces deux sens principalement que les impressions extérieures arrivent à l'âme.

Et ce n'est pas au simple point de vue des jouissances matérielles ou intellectuelles — toutes légitimes qu'elles soient — que cette culture est désirable, mais c'est encore à cause des résultats qu'elle est susceptible de produire dans un autre sens. La vue et l'appréhension du beau et du vrai ont sur les cœurs une influence éminemment moralisatrice. Quand vous avez contemplé un beau spectacle de la nature, un coucher de soleil, ou un clair de lune sur un lac pittoresque, n'est-ce pas que vous avez senti en vous-même quelque chose de bon et de calme descendre doucement et faire taire les voix troublantes que la passion y avait peut-être éveillées. De même, quand vous avez vu ou entendu un des grands chefs-d'œuvre de l'art humain, il vous est arrivé comme un apaisement qui vous a peu à peu envahi et disposé davantage aux pensées d'amour et de pardon. Vous êtes sorti des mesquins sentiments pour entrer dans une indulgence qui vous faisait voir avec une grande sympathie tout ce qui vous entourait. Car c'est le propre

du grand et du beau d'élever, de charmer, d'adoucir.

Et plus vos sens auront été cultivés, plus vous serez ouvert à ces généreuses impressions, à ces nobles pensées qui, après tout, sont une des plus belles manifestations de notre nature humaine.

Et maintenant, ne serait-ce pas le moment de nous demander, si, dans ce pays, nous donnons bien à cette culture importante, la part qu'elle devrait avoir dans l'éducation? Avons-nous songé seulement à l'inscrire sur nos programmes? Hélas! si j'interroge, non pas le peuple, mais la classe réputée instruite, j'y trouve bien peu de traces de cet enseignement. Il y a naturellement les quelques notions que l'on puise dans les études ordinaires, et qui peuvent jusqu'à un certain point guider l'esprit sur les demi-hauteurs. Mais les grandes lignes, les connaissances générales sur l'art et ses multiples manifestations manquent presque complètement.

N'est-il pas temps d'y réfléchir sérieusement et de nous demander où nous en sommes sur ce point? Si l'on nous faisait visiter une galerie de peinture ou de sculpture; si l'on nous montrait en détail un de ces monuments que l'architecte a marqué du sceau de son génie; si l'on nous faisait entendre un de ces chefs-d'œuvre où le musicien a mis toute son âme, saurions-nous en trouver, en goûter les beautés? Pourrions-nous seulement nommer l'école, le genre auquel il appartient?

L'homme instruit n'est pas seulement celui qui sait quelque chose; c'est encore celui qui peut se rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, dans la sphère du grand et du beau. Connaître sans pouvoir juger, sans pouvoir apprécier et goûter, c'est ne connaître qu'à demi.

NAPOLÉON LEGENDRE.

LA JEUNESSE XIX^{ème} SIECLE.

VS.

L'ETIQUETTE NOUVELLE.

En est-ce une, d'abord?

L'étiquette, cette forme honnête et gracieuse de la sociabilité, a-t-elle seulement subi quelques altérations depuis vingt ans, ou bien — problème terrible — la sociabilité elle-même est-elle bannie de nos mœurs?

On serait parfois tenté de le croire, n'était le sage précepte qui conseille de ne pas se fier aux apparences.

Mais s'il en était ainsi, la fièvre d'affranchissement qui sévit de nos jours n'en serait pas à son premier exploit. Elle se manifeste de mille façons:

Voilà qu'on invente, par exemple, une *ortographe nouvelle* pour mettre à l'aise dans leurs souliers les

fil de ce siècle terre-à-terre, les *struggle for lifers* — pour me servir de l'abominable anglicisation que les français, amateurs de marinade exotique, ont mis à la mode pour les désigner.

Ces fastidieuses règles de grammaire sont bien puériles en effet, bien *embêtantes*; c'est un lest inutile, une *scie* en un mot, pour leur cerveau horriblement pratique.

Qui nous aurait pourtant dit, au temps où nous nous morfondions à retenir les sept exceptions: *chou, genou, caillon, hibou*, et... le reste, qui, en vertu de je ne sais quelle excentrique fantaisie, refusaient absolument de s'accrocher de l's réglementaire pour s'orner d'un x à leur pluriel; qui eût pu alors prédire que cette puissance redoutable et tyrannique, la solennelle *grand'mère* enfin, accablée du dédain général, tomberait un jour dans un tel discrédit!

Cesar est supra grammaticam. Désormais César ne sera pas seul au-dessus de la grammaire. Les contemporains de notre ère électrique sont en train de pulvériser encore cet obstacle, cette vieilleries aristocratique.

Il y a ensuite le *volapuk*, une découverte précieuse, qui permettra de parler tous les idiomes à la fois et aucun particulièrement. Ce sera un charabia *ad libitum* et sans cérémonie, une espèce de sténographie articulée, une *sténologie* qui mettra tous les peuples sur un pied d'entente universelle et préviendra à jamais de déplorables malentendus comme ceux de la tour de Babel.

Il est vrai que l'élégance et le génie de la linguistique y perdront considérablement, tout porte même à croire qu'ils ne pourront résister à l'invasion du flot vulgarisateur, mais personne n'aura le temps de les regretter.

Et sur les tablettes de l'oubli ce ne sera qu'une addition aux belles choses démodées, inutiles ou encombrantes que la sagesse d'une génération industrielle et pratique y entasse continuellement.

L'étude des langues, cette réforme une fois accomplie, deviendra un métier de rêveurs, tandis que les philologues, comme les poètes, passeront à l'état de bibelots curieux.

Les gens professant le savoir-vivre risquent d'encourir le même sort s'il ne se produit bientôt quelque réaction.

La galanterie (dans le sens propre du mot), l'urbanité, antiquailles que tout cela!

Le dernier mot de la politesse pour les messieurs, qui fréquentent aujourd'hui les salons est de ne pas marcher sur le pied de ces dames autant que possible ou de s'excuser d'un mot au cas où le malheur arrive.

Ceux qui veulent pousser les choses à l'extrême

offrent, les circonstances les y contraignant, une crème ou un verre de limonade.

Rien de ces attentions délicates, de cette cour assidue et chevaleresque d'autrefois; rien de ce respect sincère ou admirablement feint pour la femme.

Plus vestige surtout des touchants égards envers ces pauvres victimes, inmeubles de salon, spectatrices éternelles du plaisir des autres, vieilles filles acharnées à leur supplice de Tantale ou adolescentes sans grâce et sans beauté, allant dans le monde par convention, par devoir, ou parce qu'elles n'ont aucune raison avouable d'y renoncer.

Dans le temps de jadis qui était l'âge d'or des laiderons, plus d'une déshéritée que tout destinait au rôle de tapisserie a dû échapper aux rigueurs de son malheureux sort par le fait d'un charitable et séduisant cavalier, dont les égards, en la distinguant ont pu lui créer une vogue factice.

Il ne s'opère plus guère de ces sauvetages maintenant.

Les tapisseries sont inamovibles et doivent subir, sans espoir de recours, le *Vœ victis* qui pèse sur elles.

Un fait à noter et que je qualifierais d'alarmant, c'est que des fils de nos meilleures familles, vers lesquels on tourne justement les yeux, en espérant le bon exemple — soit qu'ils y mettent de l'ostentation, soit que réellement ils ignorent le premier mot des convenances, — se conduisent dans le monde comme des paysans.

Aucune règle ne les astreint. Ils ont en matière d'étiquette un code spécial; ou plutôt, ils n'en ont pas du tout.

La loi pour eux c'est leur égoïsme, et le devoir ce qui leur plaît.

Un acte essentiel de courtoisie dont on perd également l'habitude en compagnie, c'est celui pour les hommes de se faire présenter à l'élément féminin.

J'en ai vu qui, conversant au milieu d'un cercle composé en grande partie de personnes dont ils avaient négligé de faire la connaissance, n'y songeaient encore pas, quoiqu'à chaque instant ils fussent empêchés, par suite de cette omission, de répondre directement à un argument.

J'ai vu... mon Dieu! si l'on voulait raconter tout ce qui se voit d'incongruités et de solécismes en fait de manières dans notre société, où règne l'anarchie, on n'en finirait plus.

J'ai vu un parfait dandy refuser à l'église l'entrée de son banc à une trop naïve solliciteuse qui croyait n'avoir qu'à l'effleurer discrètement de la tranche dorée de son livre pour obtenir la sainte hospitalité.

Mais ne nous attardons pas à des détails.

Ce qui importe, c'est de mettre la jeunesse intelli-

gente en garde contre ce relâchement, ce dédain du bon ton, qui n'est pas un progrès, mais au contraire un retour vers la primitivité des anciens âges.

Car si la génération future l'imité et fait pire que ses devanciers, la perspective n'est pas brillante pour l'avenir de la société; et le rôle de décadents que jouent nos contemporains ne le sera pas d'avantage dans l'histoire de l'amélioration de l'espèce.

En somme, le seul remède qui s'offre à la situation anormale, telle que j'ai voulu l'exposer, serait une fréquentation plus assidue des salons par le parti masculin.

Malheureusement, le goût n'y est pas.

Des divertissements d'un ordre différent, d'autres habitudes séparent nos jeunes compatriotes de leurs alliées naturelles, les éloignent de la compagnie qui les forcerait à se surveiller, à se policer, à affiner leurs mœurs en même temps que leurs manières.

Ce serait, je le répète, l'unique moyen de rendre à nos chers concitoyens, espoir de la patrie, la grâce et l'aimable souplesse sans lesquelles il n'est pas de parfaits hommes d'état.

C'est du moins l'avis du beau sexe, et, après tout, en dépit même des apparences, son opinion est encore loin d'être sans valeur.

MDE DANDURAND

CUISINE

LE ROTI SANSPAREIL

Mes articles au CANADA ARTISTIQUE, roulant presque toujours sur des sujets que je n'ai pas étudiés, ont eu de la vogue — justement à cause de leur manque de fond. Ce mois ici je parle cuisine, et l'on verra bien que je m'y entends.

Un plat de luxe vous irait-il? Oui, n'est-ce pas? — surtout aux prix où nous les vendons, savoir: un abonnement au CANADA ARTISTIQUE. C'est à la portée des pauvres gens.

Prenez la recette:

D'abord, il faut une belle olive, farcie aux câpres et aux anchois, marinée à l'huile vierge; mettez-là dans le corps d'un jeune moineau désossé, en dépit des ordonnances municipales. La violation de la loi ajoute un goût piquant à la chair du pierrot. Celui-ci, d'ailleurs, se montre très fier de manger des olives de cette façon princière.

Placez le moineau dans un oiseau de neige, ou un ortolan, gras, bien en chair, et désossé.

Mettez l'ortolan dans le corps d'une mauviette désossée, laquelle se trouvera farcie de quatre manières, avec des éléments divers mais qui vont très bien ensemble.

La mauviette demande à entrer dans le corps d'une grive ou d'un merle, que l'on choisira selon le volume requis, car il s'en rencontre de toutes les grosseurs.

La grive se glisse dans une caille bien grasse et jutense. Désossez toujours, cela se comprend.

La caille, enveloppée d'une belle feuille de vigne, quand vous en avez, se place dans le corps d'un perdreau, rouge s'il en est sous votre main.

Prenez ensuite une bécasse tendre, succulante, bien mortifiée, et confiez-lui le perdreau; elle ne demandera pas mieux que de s'emplier ainsi.

La bécasse étant entourée de croûtes de pain tranchées bien minces, vous l'introduisez dans l'intérieur d'un canard sauvage, que vous choisissez de la taille voulue.

Le canard va parfaitement dans une poularde dodue, blanche, et savamment désossée.

Alors, si vous avez une jeune oie sauvage, grasse et attendrie, ne perdez pas de temps, enflez-lui la poularde: c'est classique.

Les poules d'Inde, blanches et charnues, sont assez faciles à obtenir; ayez-en une, et mettez-lui la jeune oie dans le corps. Rendu à ce point, vous avez fait une œuvre de haute école, mais ce n'est pas encore un chef-d'œuvre.

Poursuivez donc. Il s'agit de se procurer une belle outarde, ce qui n'est pas rare sur le Saint-Laurent. L'outarde canadienne est peut-être la plus belle qui soit sur le globe. Je désire l'élever au rang de mets national, et c'est dans ce but que jé lui ai préparé les farces dont vous venez de lire la description. Si vous me dites que j'exige des tours de force c'est que vous êtes tiède et peu instruit des choses de la cuisine. Un certain degré d'enthousiasme devient nécessaire pour accomplir les opérations que je vous recommande ici; une bonne dose de science ou de pratique culinaire n'y gâte rien non plus. Etes-vous hommes à bien faire, je suis avec vous. Ah! vous avez cru que, parce que je ne sais pas la musique, j'ignore la cuisine! A d'autres, dénicheur de merles. Revenons à nos outardes.

La poule d'Inde ayant disparu dans l'outarde, mettez le bloc dans un pot d'une capacité convenable, avec oignons piqués de clous de girofle, carottes à votre choix, petits dés de jambon, du céleri, quelques herbes de votre goût — de la mignonnette par exemple, force bardes de lard bien assaisonné, poivre, sel, épices fines, coriandre (*curry* pour les anglais), et une ou deux gousses d'ail, si vous y tenez, mais l'ail n'est pas indispensable, et du reste les canadiens ne le tiennent pas en bonne odeur.

Le pot ainsi préparé doit être fermé hermétiquement par une couverture de grosse pâte.

— Et maintenant, dites-vous, c'est l'instant de livrer bataille. Feu partout!

Non pas! Petit feu soutenu seulement! Un four ou un bon poêle chauffé avec modération, au même degré, durant dix heures — voilà la chose. Ni ardeurs ni défaillances, je vous en prie! Un feu doux, consciencieux, d'allures régulières. Ah! n'allez pas commettre... j'allais dire un délit grave — en sortant des sages mesures que je vous indique. Parvenu à la treizième farce, il n'y a plus de badinage.

Au moment de servir, découvrez, tirez la pièce, dégraissez au besoin, et dressez sur un plat chaud.

Plus on est de convives plus on goûte ce régal de roi, et le tout est mangé, car le tout est bon. Celui qui trouve l'olive mérite les honneurs de la séance. Quant au cuisinier, il rêve à une renommée universelle, et aspire à être le candidat des meilleurs rôtis, dans un comté de gastronomes.

Ce n'est plus le poulet dit à l'ivoire avec ses lames de citron sur la peau, ni la dinde et ses sots-l'y-laisse, ni le chapon poêle avec son jus trop fort, c'est le "rôti sans-pareil," combinant tout, absorbant tout, parlant à l'esprit et réjouissant le palais. Il n'est pas possible d'être un méchant homme après avoir dégusté l'outarde nationale ainsi apprêtée. Tout se tient dans la nature. Ma plume a aujourd'hui plus de souplesse que de coutume, uniquement parce que j'ai piqué une fourchette dans la glorieuse farce que je viens de vous décrire. Vive à jamais l'outarde nationale !

BENJAMIN SULTZ.

LE LUXE

Ne vous effrayez pas de ce titre.

Je me garderai bien d'y aller de la tirade obligée contre le luxe. Je ne tonnerai pas contre son développement toujours croissant; je n'étalerai pas ses ravages. Je ne referai pas, à votre intention, l'ode de Sardou à la "sainte mousseline."

Pas si naïf: croyez-le bien. Je sais trop que je perdrai mon temps, et que je ne convaincrs ni ne changerai personne.

Quand, depuis des siècles, les moralistes, les philosophes, les rois, les orateurs sacrés ont combattu le luxe sans parvenir à l'abattre ou à diminuer sa puissance, irai-je, moi chétif, essayer de l'enrayer et lui porter des coups inutiles? Ce serait pure folie.

Et d'ailleurs, entre nous, je ne suis pas un ennemi bien convaincu du luxe; je n'ai pas contre lui une haine bien vivace. Je sais, et j'admets, que par ses extravagances il a causé et cause encore bien des ruines; mais je sais aussi qu'il a fait beaucoup de bien, car il est un des facteurs les plus puissants de la richesse d'une nation.

Sans le luxe, en effet, que seraient le commerce, la littérature, les arts d'un pays; sans lui, jouirions-nous de ces superbes étoffes, de ces riches ameublements, de ces bijoux de prix, de ces somptueuses demeures, de ces tableaux, de ces statues, de ces livres magnifiques?

Sans le luxe, ces orfèvres, véritables artistes; ces créateurs de ces mille bibelots; ces peintres de génie; ces sculpteurs qui font vivre le marbre; ces poètes, la gloire de leur pays; ces auteurs dramatiques, dont les œuvres ont traversé les siècles, seraient-ils nés, et s'ils étaient nés comment auraient-ils vécu?

C'est le luxe qui crée et fait prospérer ces importantes industries qui tiennent tellement à lui qu'on les appelle industries de luxe; c'est lui qui pousse hors

des coffres-forts, où il était enfermé, l'argent qui, en se jetant sur les produits du luxe, vient apporter l'aisance et le bonheur dans une multitude de familles ouvrières; c'est grâce au luxe, enfin, que les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature trouvent des acquéreurs et peuvent se multiplier.

Vous voyez donc bien, le luxe à d'excellents résultats à son actif, et je puis, sans me voiler la face, déclarer que je ne suis pas son ennemi. Pour peu même que vous me poussiez, je m'avouerai son partisan.

Ce que je hais, par exemple, d'une haine féroce, ce que je combattrai sans relâche, c'est le faux luxe. Il produit, en effet, les mêmes ruines que le vrai luxe, et de plus, son influence est fatale pour l'industrie et les arts.

Ceux qui s'y livrent — et ils sont légion — cèdent au mauvais goût et à un fol orgueil. Ils veulent paraître et briller quand même, et comme ils n'ont pas un goût assez épuré pour faire la distinction entre le beau et le laid, ni une fortune suffisante pour acheter de belles choses, ils se jettent sur les produits du faux luxe.

C'est pour eux, pour satisfaire leurs caprices et leur gloriole, qu'on fabrique des velours de coton, qu'on tisse des soies sans consistance, qu'on vend des bijoux en similor, qu'on fait du faux bronze en zinc, qu'on inonde un pays de chromos aux couleurs aveuglantes. Et à force de fabriquer du mauvais et du laid, on arrive à ne plus savoir produire que des objets de pacotille, de la véritable camelotte.

C'est surtout dans les pays démocratiques que le faux luxe règne et gouverne en maître, par suite des sentiments et des idées égalitaires dont tout le monde est imprégné.

Dans ces pays, et dans notre Canada, il n'y a pas une laveuse de vaisselle qui ne veuille, quand elle sort, être aussi parée que la femme d'un juge ou d'un ministre; il n'y a pas d'ouvrier qui ne prétende porter les mêmes vêtements que le financier, le plus riche; il n'y a pas de maison, pour si pauvre qu'elle soit, où on ne s'ingénie à singer les demeures opulentes.

Et comme les ressources ne sont pas suffisantes pour acheter de belles toilettes, pour meubler la maison de meubles de bonne qualité, on se jette sur les produits du faux luxe; sur le clinquant au lieu du solide, sur ce qui brille au lieu de ce qui dure.

La dépense est tout de même très grande, car ces objets, d'une si mauvaise qualité qu'ils vivent seulement l'espace d'un matin, il faut les renouveler et les renouveler fréquemment. Et par suite les adeptes du faux luxe arrivent tout comme ceux du vrai luxe, à la gêne toujours, à la ruine souvent.

Contre ce défaut qui va grandissant sans cesse, il faut réagir vigoureusement au nom de la sagesse, de la tranquillité de la famille, du bon goût. C'est une croisade du vrai luxe contre le faux, du beau contre le laid, du bon contre le mauvais. Pour réussir dans cette croisade, il faut compléter l'éducation de notre peuple en mettant sous ses yeux de belles et bonnes marchandises, afin de lui faire comprendre la différence qui existe entre les belles choses et les objets de pacotille, afin de l'initier peu à peu à la science de la véritable élégance et du vrai luxe.

P. DUPUY.

ACADEMIE DE MUSIQUE DE QUEBEC

Les concours de l'Académie de musique de la province de Québec, pour 1890, ont eu lieu vendredi, 27 juin, à l'Université Laval. Trois élèves de M. Létondal et deux élèves de M. Fowler, de Montréal, quatre élèves de M. Gustave Gagnon, de Québec, une élève de M. Weber, de Trois-Rivières, et une autre, ont reçu leurs diplômes.

Les juges des concours étaient MM. Ernest Gagnon, président; E. A. Bishop, Arthur Lavigne, L. A. Maffre et E. A. Hilton. Monsieur J. A. Defoy remplissait les fonctions de secrétaire.

Voici la liste complète des concurrentes qui ont obtenu des diplômes:—

Diplômées de première classe.

Mesdemoiselles W. Malsburg et M. L. Julien, élèves de M. Létondal; M. L'Espérance et Albertine Michaud, élèves de M. Gustave Gagnon; G. Mitchell et Agnès Michaud, élèves de M. Fowler.

Diplômées de seconde classe.

Mesdemoiselles Trudelle et Gibson, élèves de M. Gustave Gagnon; Vallières, élève de M. Weber; Lewis, élève de M. Létondal; et Dussault.

L'élection des officiers et directeurs de l'Académie, pour 1890-91, a donné le résultat suivant:

Président, Monsieur L. A. Maffre; vice-président, M. Gustave Gagnon; secrétaire, M. Jos. A. Defoy; trésorier, M. Arthur Lavigne. Bureau de direction, section de Montréal: MM. L. A. Maffre, J. A. Fowler, E. A. Hilton, W. E. Fairclough et Emery Lavigne; section de Québec: MM. Gustave Gagnon, Arthur Lavigne, J. A. Defoy, E. A. Bishop et Ernest Gagnon.

L'Académie de musique de Québec a été fondée le 2 mai 1868, dans une réunion convoquée par M. Ernest Gagnon, et à laquelle assistaient M. Gagnon lui-même, MM. Danis-Paul, S. L. Pfeiffer, A. Rochette, Gustave Gagnon et A. Desrochers.

L'Académie fut formée en corporation, deux ans plus tard, par l'acte de la Législature de Québec 34 Victoria, chapitre 62, sur pétition de MM. Ernest Gagnon, Frederick William Mills, Arthur Lavigne et le révérend M. Pierre Lagacé. Le projet de loi, rédigé par M. Benjamin Globensky, fut soumis à

l'Assemblée Législative par Monsieur George-Honoré Simard, député de Québec-centre, et au Conseil Législatif par l'honorable M. Louis Panet, représentant de la division de Lasalle. La loi fut sanctionnée par Sir Narcisse-Fortunat Belleau, lieutenant-gouverneur, le 24 décembre 1870.

La première séance publique de l'Académie fut donnée, avec un éclat exceptionnel, au Vieux Château, ou Château Haldimand, à Québec, le 25 août 1871. L'honorable Monsieur P. J. O. Chauveau, premier ministre de la province, voulut bien distribuer lui-même les premiers diplômes conférés par la nouvelle institution, et il fit, à cette occasion, un des plus charmants discours qu'il ait jamais prononcés. Il compara le rôle de l'artiste dans la société à celui de Magdeleine répandant des parfums sur les pieds du Sauveur, et il ajouta: "Si un jour le gouvernement juge bon d'accorder une subvention à une association comme celle dont nous constatons ce soir les brillants débuts, j'espère qu'il ne se trouvera personne pour dire qu'on aurait pu employer plus utilement cet argent."

La subvention offerte d'une manière si spontanée, et en des termes si délicats et si distingués, fut acceptée avec reconnaissance, et aujourd'hui encore on retrouve au budget annuel de la Province, une somme de cent piâtres pour l'Académie de musique.

Avec cette aide si modique, l'association fait vraiment des prodiges. Elle lance chaque année des programmes qui servent de direction dans la formation des répertoires des familles et des pensionnats, et qui ont eu pour effet de hausser considérablement le niveau des études musicales dans tout le pays. Elle n'est pas une école — la faiblesse de ses ressources lui interdit cette prétention; — elle est simplement un tribunal. Chaque année, quinze à vingt concurrents viennent demander à ce tribunal une sanction à leurs études et à leurs talents, et la seule perspective des examens à subir stimule leur ardeur et leur fait atteindre un degré de science ou de virtuosité qu'ils n'eussent jamais atteint sans cela.

Les concours de 1891 se tiendront à Montréal.

ENTREES DE FAVEUR

O futur Benjamin Sulte, qui peindras pour nos petits-fils le tableau de l'époque actuelle, permets-moi de te donner quelques renseignements indispensables.

Si tu généralises, dis sans crainte que tout était à vendre en l'an 1890; mais n'ajoute pas que tout trouvait facilement acquéreur, car il y a une exception. Sois véraçe, ô historien!

Voici pour te guider une impartiale appréciation.

Ne l'oublie pas en colligeant tes documents. Elle te sera d'un grand secours.

Juillet 1892. — L'argent est plus que jamais la clef des honneurs et du bonheur.

“ La corte vende su gala,
“ La guerra su valentia ;
“ Plasia la saliduria
“ Vende la Universidad,
“ Verdad ! ”

(La cour vend ses honneurs, la guerre sa valeur ; l'Université même vend la science, en vérité), comme disait Gangora. Et les acheteurs ne manquent pas. Honneurs, gloire, renommées scientifique et littéraire, députation, etc., plaisirs corporels de tout genre sont cotés à prix fermes au marché de mon pays ; seules les distractions intellectuelles, très dépréciées et toujours à la baisse, s'écoulent avec difficulté.

(Voilà l'exception à laquelle je faisais allusion ; prends-en note, historien, mon ami).

Il est moins pénible d'extraire une dent à tel gros bonnet que de lui arracher dix centins au profit d'une représentation dramatique ou musicale.

N'est-ce pas vrai, ô vous, marchands replets, qui rogneriez sur une ligne de toile ; savants avocats qui n'écririez pas dix mots sans exiger une piastre de vos clients ; bourgeois bedonnant, à la bourse ronde comme la panse, qui refuseriez de donner un morceau de pain au misérable mourant d'inanition, et qui, malgré vos principes anti-communistes, prétendez jouir gratuitement du talent et du travail de nos artistes ?

O bel impresario, toi qui possèdes assez de courage et de désintéressement pour accepter sans faiblir la lourde tâche d'amuser tes compatriotes, tu dois être édifié sur cette question, car pour ton malheur tu n'ignores pas que la majeure partie des gens jouissant de quelque crédit, soit par leur fortune, soit par leur position, se disputent tes faveurs.

Combien de ces personnages ne t'ont-ils pas payé en monnaie de singe le prix de leur entrée dans ton établissement ? Fais-en donc la statistique ; mets en regard de ces chiffres une énumération détaillée des services qu'ils t'ont rendus. Je publierai ton travail pour le plus grand intérêt du lecteur.

Et nous rêverons ensemble. Que deviendra l'art au Canada si cette mendicité organisée continue à sévir, à croître et à embellir sous l'impulsion des pingres ?

De vieux billets de faveur écornés remplissant seuls la caisse de l'impresario, ce dernier servira aux membres de sa troupe un si maigre potage que les moins pantagruéliques appétits ne pourront s'en contenter.

Et les artistes ayant peu de vocation pour l'état de squelette retourneront à la forge (pas dans la Forêt), à l'établi ou sur le rond de cuir.

Veulent Euterpe, Thalie et Melpomène que les événements ne justifient pas mes prévisions peut-être pessimistes et que nous n'ayons pas la douleur d'assister au pauvre enterrement de notre art mort-né !

Mais ce dénouement n'est pas aussi paradoxal qu'il en a l'air, car si les riches sont amateurs des entrées de faveurs, la classe ouvrière, qui ne peut en avoir, aime terriblement les concerts et les spectacles *gratis*.

Le directeur de l'*Harmonie* partage sans doute cette opinion, depuis sa dernière soirée musicale à la carrière Viger (lieu béni des cordonniers à cause de son cailloutis destructeur, soit dit entre parenthèses).

D'ailleurs, pour prouver que j'ai mis le doigt sur la plaie, il me suffirait de laisser crier les faits. Tel harpagon dilettante qui, non content de jouir gratuitement des beautés musicales ou dramatiques, fait encore partager son bonheur à dix ou douze amis à la fois, serait dénoncé, on connaîtrait les trucs mesquins des uns et la platitude des autres....

Hélas ! la loi du libelle m'impose une déplorable discrétion.

Après avoir fait le diagnostic et le pronostic du mal qui ronge l'art au Canada, je me permettrai de signaler brièvement les causes qui le produisent et d'indiquer en quelques mots le traitement à suivre au cas où il n'y aurait pas incurabilité.

Cette affection des riches pour les entrées de faveur est due à l'avarice d'abord :

Radix omnium malorum est cupiditas. Il ne faut donc pas s'étonner de la trouver mêlée en cette affaire.

La seconde cause est la vanité. On est fier d'avoir libre accès partout où les mortels ordinaires ne peuvent pénétrer que moyennant pièces sonnantes et trébuchantes.

L'art se trouve donc aux prises avec deux ennemis puissants : l'avarice et la vanité, épouvantables chancres dont seuls nos édiles et nos impresarii pourraient enrayer la marche envahissante, les premiers en votant des subventions aux sociétés artistiques, et les seconds en supprimant radicalement les entrées de faveur.

Quand aura-t-on l'intelligence et le courage d'employer ces remèdes énergiques et efficaces ?

LÉON FAMELART.

FANTAISIES
CHAT DE CURE

Mon Dieu, je ne veux rien dire contre les chats : je me ferais beaucoup d'ennemis, en commençant par ma concierge pour finir à Dumas ou à de Cherville. Et l'on a toujours trop d'ennemis inconnus, sans compter ceux que l'on se connaît. Cependant, au milieu de ce concert de louanges qui s'élève maintenant en faveur de la gent féline, et qui, au point de vue des rapports entre l'humanité et les chats, paraît devoir être la caractéristique de cette fin de siècle, je demande la parole pour un fait personnel.

Si vous saviez combien je voudrais vous présenter cela d'une façon adoucie, sans choquer personne ! Mais j'ai beau faire tourner ma plume entre mes doigts, je sens bien que je n'y parviendrai pas. Alors, que je me taise ? Non, cela me brûle la langue. Je suis comme une mauvaise femme qui a surpris le secret de sa voisine : il faut que je le dise !

Hé bien ! je crois que les chats ne prennent pas les souris !

Parfaitement, vous avez bien lu... ne prennent pas les souris ! — Et ce n'est pas là une de ces opinions d'emprunt comme on en a parfois dans la politique, opinion qu'on prend, par exemple, contre celle d'un orateur qui vous exaspère, ou bien une de ces nuances dont on se pare subitement pour animer la contradiction. Bien au contraire, c'est une opinion nette, tranchée, profonde, que j'ai depuis bientôt trente ans, et qui m'est venue vers ma dixième année, non pas de rêveries ou de froissements, comme beaucoup d'opinions, mais née chez moi de l'observation des faits matériels, évidents, des faits de chats accomplis, après tout, dans la plénitude de leur libre arbitre !

En ce temps-là, j'étais un petit gamin et j'allais à l'école du village, avec mon carton de livres pendu à l'épaule. Je devrais dire aux écoles, car mon temps, judicieusement dispensé, se partageait entre l'école communale et les leçons du vieux curé. — A la Mutuelle, j'apprenais presque l'orthographe et les quatre règles, tandis que le prêtre m'initiait aux beautés de la langue de Virgile. Mon image est peut-être ambitieuse, car en deux ans le digne homme ne m'a pas fait passer au-delà de la troisième déclinaison. — Un peu sa faute, un peu la mienne ; nous n'y mettions ni l'un ni l'autre aucun acharnement. Nous déclinions "rosa, la rose," comme cela, à la bonne franquette, en nous racontant des histoires. Il avait d'autres chiens à fouetter qu'à s'occuper de moi, ce pauvre curé ; il bâillait une église par souscriptions, et je vous assure, pour l'avoir vu de mes yeux, que ce n'est pas une petite besogne ! Aussi, quand nous en étions péniblement arrivés à l'ablatif pluriel, il me disait paternellement, levant les épaules et soupirant : "Allons ! tu ne sais encore pas ta leçon aujourd'hui !" Et il s'en allait à sa bâtisse, en me confiant aux soins de sa vieille bonne Rosalie.

Et le chat ? L'affaire des chats ? — Attendez donc, j'y arrive.

Rosalie n'avait plus de cheveux, plus qu'une dent, encore qui était toute noire, bien que restée sur le devant. Rosalie était vilaine à faire peur, mais d'une bonté fondante. — Elle partageait son cœur, son gros cœur de vieille fille très laide, gonflé de trésors d'amour intacts, entre deux êtres adorés, — son maître, M. le curé, et Moutte, son chat. Nous y voici.

Vous n'avez jamais vu de chat comme Moutte, oh ! jamais ! Soigné, bichonné, gâté, bourré de tout ce qu'il aimait. Et pas une puce ! Nous les lui cherchions, Rosalie et moi, sitôt que le curé nous laissait tranquilles avec son "rosa, la rose." Puis nous le couchions dans un panier doublé d'un oreiller exprès, parce que, disait Rosalie, "cela le fatiguait." — Et M. Moutte se laissait faire ! A ce régime il ne

vieillissait pas, et, bien qu'il frisât la cinquième année, il avait conservé un caractère d'enfant. Il jouait pendant des heures avec un bouchon suspendu par une ficelle, et c'est à cela que nous l'occupions quand il était reposé. Après quoi, il faisait une légère collation et revenait à son oreiller, ou bien, si le temps était comme il faut, il se couchait au grand soleil dans une allée du jardin.

Un jour, il était comme cela, dans sa pose favorite, le dos contre la bordure de buis, les pattes étendues toutes droites sur le sable, les yeux mi-clos. Il nous regardait, Rosalie et moi, qui cherchions des violettes au premier soleil d'avril. — Tout d'un coup, sous ma main, d'une grosse touffe, sort une souris épouvantée ; elle saute le buis, et, dans son affolement, court droit sur Moutte, malgré ses yeux de topaze qui la regardaient. — Je la vis perdue, la souris ; broyée, avalée ! Ah ! oui ! elle était si bien lancée qu'elle passe sur les quatre pattes de Moutte ! Et savez-vous ce qui arrive ? Moutte éperdu, saute en l'air, se sauve à l'inverse de la souris dans un tel galop, que ses griffes lancent le sable derrière lui, et que nous l'entendons souffler et cracher. Il ne s'arrête que sur le seuil de la cuisine, la queue raide, le poil hérissé, crachant toujours !

Que de peine nous eûmes, avec cette tendre Rosalie, pour le remettre d'une pareille émotion ! — Mais quelle bête de peur !

Vous voyez bien que ce n'est pas dans le tempérament des chats de prendre des souris, et que, si cet accident arrive quelquefois, c'est affaire d'amusement, ou peut-être, hélas ! au fin fond des campagnes, sous l'empire de l'impitoyable faim.

CUNISSET-CARNOT.

M. Ernest Desmarais, le jeune facteur d'orgues, établi à Montréal, vient de terminer un orgue qui lui était commandé pour l'église de St. Isidore.

Cet instrument, qui a 16 jeux et 24 registres, possède des qualités sérieuses qui font le plus grand honneur à M. Desmarais.

Nous sommes heureux de ce succès, digne récompense des efforts et du travail de ce jeune artiste.

Nicholas Oesterhein, fondateur du musée Richard Wagner, a terminé le troisième volume du catalogue des œuvres de Wagner. Il sera publié au mois de septembre.

C'est encore le répertoire d'Offenbach, avec *La Grande Duchesse* et *la Belle Hélène*, qui inaugureront la réouverture du théâtre des Variétés. Les jeunes n'ont pu encore détronner ce roi de l'opérette.

En l'honneur du 450^e anniversaire de l'introduction de l'imprimerie, qui va être célébré à Cologne, le maestro H. Zollner a composé une cantate avec chœur et orchestre, qui sera exécutée par toutes les sociétés chorales de la ville.

Les représentations de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz continuent à l'Opéra de Paris. Les dépenses pour monter et jouer cette œuvre ont atteint 90,000 francs, qui sont plus que couvertes par une souscription qui s'est élevée à 140,000 francs.

Une des pièces qui a été le plus jouée à Paris, en province et à l'étranger, *Frou-Frou*, va être reprise à la Comédie Française. Cette œuvre charmante de MM. Henri Meilhac et de Ludovic Halevy est toujours jeune et toujours d'actualité.

CATALOGUE DE MUSIQUE VOCALE.

Sur réception du prix marqué les morceaux suivants seront envoyés (franc de port) aux personnes qui en feront la demande. Ce catalogue sera suivi de plusieurs autres contenant toutes les nouvelles publications de France et des Etats-Unis. Nous enverrons aussi, sur demande, n'importe quel morceau de chant, piano, ou toute autre publication sur réception du prix.

Absence.....	Beethoven	.30	Drapeau (le) de Carillon.....	Sabatier	.35	LES BAVARDS—c'est l'Espagne.....	Offenbach	.50
A Colombine.....	Massenet	.50	Drin, drin, drin, Chansonnette.....	Margeot	.25	Les myrtes sont fêtrées.....	Faure	.50
Adieu, Noble Coursier.....	Heurion	.40	Dur d'oreille, scène comique.....	F. Boissière	.35	Les Rameaux.....	Faure	.50
Ah! dis-moi.....	Rupès	.25	Elle ne croyait pas.....		.35	Les roses, valse.....	Métra	.75
Ah, non credea.....	Bellini	.65	Endors-toi, Bar.....	Scuderi	.35	L'été—Valse chantée—Mez. Sop.....		.50
Ailes de l'amour (les).....	A. d'Hack	.25	Fleurs de Mai, valse.....	Wekerlin	.50	Le Sorrent.....	Mozart	.50
Aimez-moi.....	F. Chopin	.50	Fleurs des Alpes.....	Wekerlin	.50	L'étranger.....	G. Alary	.35
A la France.....	Planquette	.25	Flora (boïero), difficile.....	Prum	1.00	Lettre d'une cousine à son cousin	C. Lecocq	.35
Alléluia d'amour.....	Faure	.60	GENEVIEVE DE BRABANT.....	Offenbach	.35	L'oiseau s'envole, Bar.....	Paul et Virginie	.30
Allons, saisissez.....	L. Clapisson	.50	En passant sous la fenêtre.....		.35	Medjé.....	Gounod	.50
Alsace et Lorraine.....	Ben. Layoux	.25	Une poule sur un mur.....		.35	Message d'amour, valse ariette.....	Gounod	.75
Amours et Fleurs.....		.40	Grâce à vous, mesdemoiselles.....		.35	N'effeuillez-pas les marguerites	Villebichot	.25
Ange du Paradis (Mireille).....	Gounod	.30	Gentil printemps.....	Rivière	.50	Ne t'en souviens-tu pas?.....	Streabboy	.35
Aubade à la fiancée.....	Gobbaerts	.60	Hymne à la nuit, Bar.....	Gounod	.70	Noël.....	Gounod	.50
Au printemps.....	Gounod	.50	Il Bacio—Le Baiser, Valse.....	Arditi	.60	Noël (tenor).....	Adam	.40
Ave Maria.....	Gounod	.75	Il va venir (La Juive).....	Halévy	.50	Nuit d'été, Sop. ou Ténor.....	Lavallée	.50
Ave Maria.....	Millard	.40	Imprecation, Bar.....	Fesca	.70	Oh! dites-lui.....	Kotschoubey	.35
A vos pieds, hélas, me voilà. (Mireille)	Gounod	.30	J'ai perdu celle.....	N. G. Bach	.40	O Luce di quest' anima.....	Donizetti	.65
Baisers d'autrefois (les).....	Geo. Donay	.40	Je suis jaloux, valse chantée.....	Rupès	.50	O ma lyre immortelle (Sappho).....	Gounod	.75
Baisers de ma mère.....	E. Arnaud	.50	Jésus de Nazareth, Bar.....	Gounod	.75	O mon cher aimant (la Périclole)	Offenbach	.50
Bal de la rose (le).....	Boissière	.35	Je t'aimais.....	Pinsuti	.50	Où voulez-vous aller?.....	Gounod	.35
Bal d'enfants, Valse.....	Wekerlin	.35	Judith, scène et air.....	J. Concone	.60	Ouvrez.....	J. Dessaner	.75
Bal (le), Valse chantée.....	Mercier	.25	L'Abelle.....	Gariel	.35	Pauvre France.....		.35
BARBE BLEUE—Y a des bergers.....	Offenbach	.35	LA BELLE HELENE—Amours divins	Offenbach	.35	Pauvres amoureux.....	Tagliabico	.35
V'là z'encor de drol's.....		.35	Au cabaret du labyrinthe.....		.35	Pensée d'amour.....	Schubert	.30
Pierre un beau jour.....		.35	Au mont Ida trois déesses.....		.35	Plaisir d'amour.....	Martini	.30
Pourquoi qu'ils ni font.....		.35	Où me nomme Hélène la blonde.....		.35	Pourquoi?.....	Faure	.50
Bavarde (la), Chansonnette.....	Leduc	.35	Un mari sage.....		.35	Prière à la Vierge Marie.....	L. Albites	.50
Bête du bon Dieu (la).....	A. d'Hack	.25	Venus au fond de nos âmes.....		.35	Quand de la nuit (L'éclair).....	Haliwa	.75
Blondine.....	Gounod	.75	Ces roses remplis.....		.35	Rappelle-toi.....	G. Rupès	.35
Blondine.....	A. d'Hack	.25	Là, vrai, je ne suis pas coupable.....		.35	Réponds, petite fleur.....	Streabboy	.35
Boléro de la bohémienne (le).....	L. Durand	.50	La Bergeronnette.....	A. Chondens	.50	Robert, toi que j'aime. Cavatine.....		.50
Bonheur, Es-tu là, Ten.....	D. Valentini	.35	La Charité.....	Faure	.50	Rouance du Baiser (la Mascotte).....		.50
Bonjour Suzon.....	Léo. Delibes	.50	La course aux papillons.....	L. Bordèse	.25	Rose, souviens-toi.....	Rupès	.20
Bonsoir, Maman.....	Puolo Tosti	.35	La femme du pêcheur.....	A. Thévenet	.30	Sancta Maria.....	Faure	.35
Bretelles (les) Chansonnette.....	Chalon	.30	La fillette aux chansons.....	Guion	.25	Séparation.....	Rossini	.40
Ca mord, Chansonnette.....	A. d'Hack	.25	L'âge de l'amour.....	Lecocq	.30	Sérénade, Mez. Sop.....	Gounod	.55
CARMEN, Habanera.....	Bizet	.50	LA GRANDE DUCHESSE.....	Offenbach	.35	Sérénade.....	Schubert	.50
Les Tringles des Sistres.....		.50	Dites-lui.....		.35	Sérénade.....	S. Scuderi	
Près des Remparts de Séville.....		.50	Le sabre de mon père.....		.35	Sérénade tirée de Ruy Blas.....		.55
Chanson de Torriador.....		.60	Ah! que j'aime les militaires.....		.35	Si tu savais.....	Balfe	.55
Cavatine de Marguerite (Pré-aux-Clercs)	Hérold	\$1.50	Légende du verre.....		.35	Si vous croyez (Chanson de Fortino)	Offenbach	.35
Célébrons le Seigneur.....	Rupès	.50	Allez, jeunes filles.....		.50	Sombres forêts (Guillaume Tell).....		.40
C'est un oiseau qui vient de France	Boissière	.50	Pour épouser une princesse.....		.35	Soupirs.....	Faure	.50
C'était une roi de Thulé (Faust).....	Gounod	.30	La Lisette de Béranger.....	Bérat	.35	Souvenir de Rome.....	E. Paladilhe	.60
Chacun le sait (Fille du Reg).....	Donizetti	.40	La Marseillaise.....		.25	Stances à l'océan.....	Prosper Cadmus	.35
Chagrin d'amour.....	Mme. Malibran	.30	La Mascotte (duetto).....		.35	Stella, Valse.....	Faure	.75
Charité (la).....	Faure	.35	La nuit.....	Lalaste	.50	Tant que le jour dure.....	Leo Delibes	.50
Charlotte Corday.....	Bordèse	.85	La nuit, valse.....	Ghele	.75	Temple, ouvre-toi, bar.....	Gounod	.50
Chanson Lorraine.....	Lacome	.40	La Pigeonne.....	Bernicot	.25	Tout ici me le rappelle. Cavatine (Les Paritains)	Bellini	\$1.00
Chanter et Souffrir.....	Gounod	.30	L'apostat (Basse).....	Bordèse	.30	Tout nous dit d'espérer.....	G. Rupès	.50
Chant National.....	Lavallée	.25	La reine Mignonne.....	G. Braga	.75	Une fleur pour réponse.....	Massini	.25
Colinette, Chansonnette.....	Dufils	.35	L'aurora de l'amour.....	J. Callacots	.40	Un secret.....	G. Alary	.35
Connais-tu le pays (Mignon).....	A. Thomas	.50	Le Bal d'oiseaux.....	Lacome	.50	Valse des Feuilles.....	Faure	.50
Cours, mon aiguille.....	V. Massé	.30	Le beau Danube bleu, valse.....	Wekerlin	.75	Va mon vaisseau.....	Streabboy	.35
Dans le bois, berceuse.....	V. Massé	.35	Le Calvaire.....	Gounod	.50	Vive la France.....	E. Lavigne	.25
Dans les fleurs, S. T. Bar.....	Faure	.50	Le ciel a visité la terre.....	Gounod	.50	Vous me trompez, Ubansonnette	C. E. Cohen	.50
Dans ma coupe.....	F. Boissière	.35	L'éclat de rire.....	Auber	.40			
David chantant devant Saul.....	Bordèse	.60	Le Crucifix.....	Faure	.35			
Dernier amour.....	Rupès	.30	Le chat gris. Chansonnette.....		.30			
Désillusion.....	G. Rupès	.50	L'Evurs du Ciel.....	Moreau	.25			
Deux Sœurs Jumelles (chansonnette).....		.35	Le premier jour de bonheur.....	Auber	.35			
Doute et bonheur (tenor).....	M. Graziani	.40	Le printemps, valse.....	Titto Mattei	.75			
			Le Vallon.....	Gounod	.50			
			Le réveil.....	Wekerlin	.35			

A. FILIATRAULT,

Editeur du "CANADA ARTISTIQUE,"

Boîte 324, P. O.

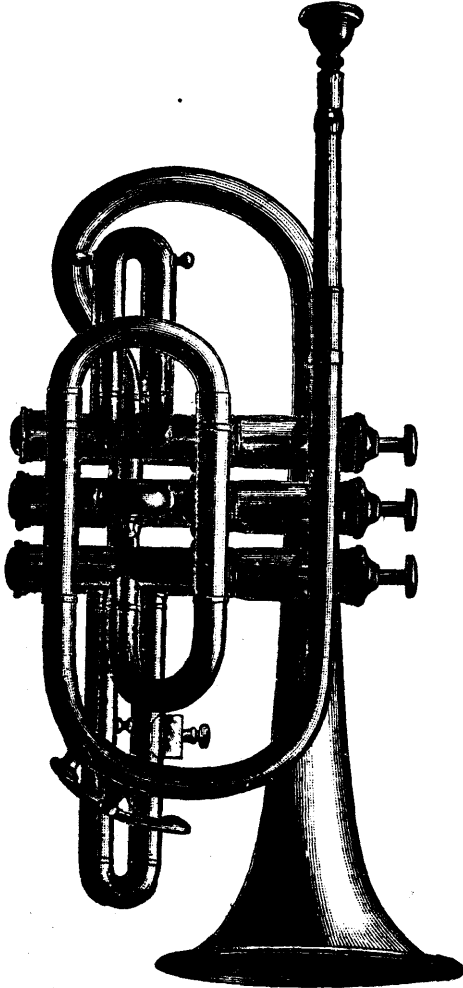
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

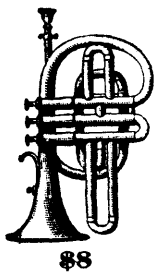
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

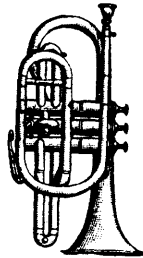
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



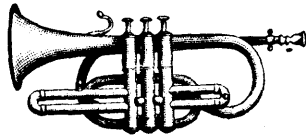
Bb Cornet, \$12.00.



\$8

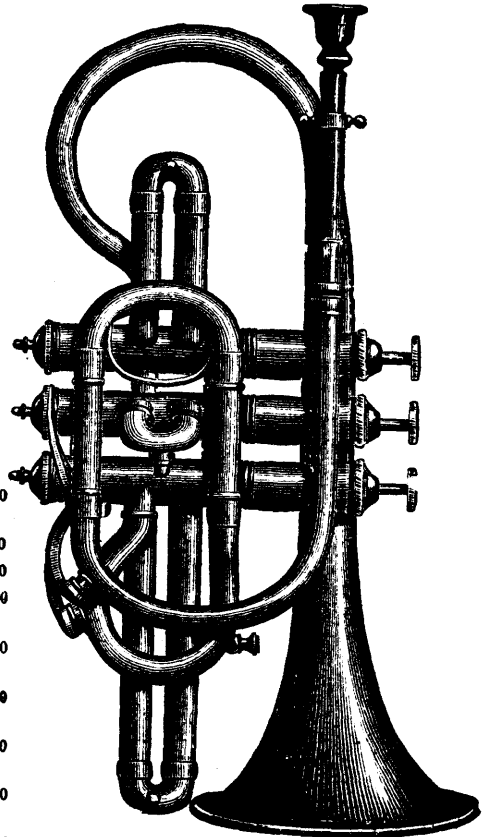


\$25

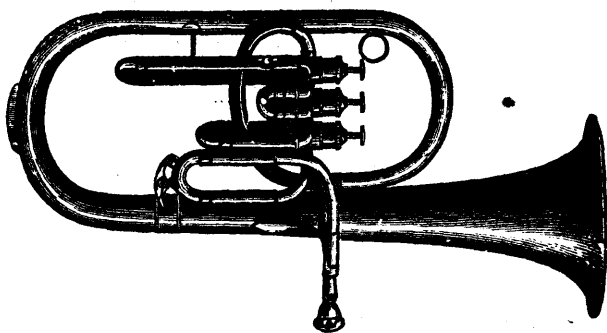


\$16

- Cornet Bb, à 3 trois pistons \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb 8 00
- Cornet Bb, meilleur 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois, avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau . 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) en cuivre 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé 25 00
- Cornet Eb, de \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Modele Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net \$15 00
- Tenor Bb, " " " 18 00
- Baryon Bb, " " " 18 00
- Basse Bb, " " " 22 00
- Contrebasse E, " " " 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de \$25 00
- Tenor Bb \$30 00
- Baryton Bb \$35 00
- Basse Bb \$10 00
- Contrebasse Eb \$48, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de \$16 et \$20 00